



5 17

COMPTES RENDUS MENSUELS  
DES SÉANCES DE  
**L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES**

PAR M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

TOME X

SÉANCES DES 3 ET 17 FÉVRIER 1950



PARIS  
ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES  
15, RUE LA PÉROUSE, XVI<sup>e</sup>

# SOMMAIRE

---

## ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

---

*Séance du 3 février 1950*

SAURIN (Henri). — Hommage à Daniel Serruys.....	89
MEYNIER (Général O.). — De l'Afrique française à l'Eura- frique. Souvenir du passé. Vues d'avenir.....	92
BLONDEL (F.). — Présentation de <i>Géologie de l'Afrique</i> par Raymond Furon.....	108
GRANDIDIER (G.). — Présentation d'ouvrages.....	109
****. — Bibliographie.....	112
****. — Compte rendu de la séance.....	113

Résumé de la communication de M. Jean d'Esme sur le  
cinéma documentaire colonial et lettre à M. le Ministre de  
la France d'outre-mer.

*Séance du 17 février 1950*

BOISBOISSEL (Général de). — L'Empire au Service de la Patrie.....	117
SERRUYS (Daniel). — Présentation de <i>Figures de Proue</i> par René Grousset.....	130
FRANÇOIS (Gouv. E.). — Présentation de <i>Approches de l'Inde</i> . 136	
MERCIER (Maurice). — Présentation de <i>La Voie périlleuse</i> par Luc Durand-Réville.....	137
GRANDIDIER (G.). — Présentation d'ouvrages.....	137
FOLMER (M <sup>me</sup> ). — Présentation d'ouvrages.....	139
****. — Bibliographie.....	140
****. — Compte rendu de la séance.....	142

Rapport sur le fonctionnement de la Bibliothèque.

ACADÉMIE  
DES  
SCIENCES COLONIALES

---

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1950

---

HOMMAGE A DANIEL SERRUYS  
par M. Henri SAURIN

MES CHERS CONFRÈRES,

Notre Compagnie subit une perte douloureuse en la personne de Daniel Serruys.

L'éloge que mérite notre regretté confrère sera prononcé plus tard par celui qui lui succédera parmi nous. Je viens aujourd'hui formuler nos profonds regrets et rappeler les activités de celui qui a disparu de façon si imprévue.

D. Serruys est membre de l'A. S. C. depuis 1947. La mort l'a pris brutalement le 18 janvier 1950 en pleine activité, à sa table de travail. La veille, il avait participé à une réunion de la Ligue européenne de coopération économique et en avait été réélu Président à l'unanimité. Il dirigeait la préparation de la conférence internationale que ce mouvement européen doit tenir prochainement à Rome, et il se donnait à cette tâche avec passion. C'est une flamme qui a brillé jusqu'à la dernière heure.

La partie la plus active de la vie de D. Serruys est remplie par des travaux d'ordre économique. C'est de 1920 à 1927 dans la fonction de Directeur des accords commerciaux au Ministère du Commerce qu'il effectua cet immense labeur sur lequel se fonda le statut commercial de la France

\*

d'après-guerre. Il prépara et négocia pendant cette période soixante traités et accords internationaux, et témoigna une culture, une compréhension des réalités économiques qui lui valurent l'admiration de ceux-mêmes contre qui il luttait.

Dans le même domaine économique, ce sont sa compétence, son souci de perfection, qui, en 1949, après plusieurs missions heureuses en Angleterre, et à la suite de son passage dans les Cabinets Ribot et Paul Painlevé, l'avaient désigné pour le poste de Secrétaire général de la Commission économique de la Conférence de la Paix. C'est l'universalité de ses connaissances qui amenèrent le Maréchal Lyautey à le charger d'organiser la Cité des Informations et le Congrès scientifique à l'Exposition de 1931 à côté de Vatin-Pérignon et de du Vivier de Streel, qui le portèrent en 1934 à la Présidence de la Conférence impériale, puis en 1939 au Commissariat de l'Economie Nationale.

Il comprit l'importance essentielle pour l'avenir de notre pays des évolutions qui se précipitent depuis 1945 dans les territoires d'Outre-mer. Il fut appelé par ces préoccupations à la présidence du Conseil Consultatif du Comité central de la France d'Outre-Mer, à la vice-présidence du Conseil d'administration de ce dernier.

Il était membre de l'Institut. En 1927, il avait été élevé à la dignité de Grand officier de la Légion d'honneur. En 1947, il succéda parmi nous à du Vivier de Streel.

Mais en réalité, D. Serruys par sa formation et ses tendances intellectuelles était par-dessus tout un humaniste et un politique.

Il avait consacré sa jeunesse à l'étude de la Grèce et de Rome. Il avait été en 1900, membre de l'Ecole française de Rome, puis nommé Directeur des Etudes à l'Ecole pratique des Hautes Etudes historiques et philologiques. Il avait conservé jusqu'en 1927 ces attaches universitaires qui répondaient à ses tendances profondes. C'est dans cette longue étude du passé qu'il avait pris le sens de l'ordre et de la mesure qui ennoblissait tous ses travaux.

La pénétration des anciennes civilisations méditerranéennes avait formé le politique — D. Serruys se passionna au cours de ces dernières années pour le grand projet qui vise à unir l'Europe, et qui, sous le nom de Mouvement Européen a pour Présidents d'honneur MM. Léon Blum, Winston Churchill, de Gasperi, Paul-Henri Spaak.

Le 6 février 1948, D. Serruys a fait devant nous un exposé magistral de ses vues sur l'union européenne et les territoires d'outre-mer. Cet exposé reste valable, malgré les variations que subit naturellement un tel projet au cours de son avancement. Dans cette étude, il justifie le groupement de l'Europe issue de la civilisation romaine, de la pensée grecque, de la tradition chrétienne. Il montre que le salut de l'Europe et de ses associés dépend de cet effort et de cet essor. Que c'est de son extension aux territoires d'outre-mer et non de ses retranchements que l'espace européen peut attendre la prospérité. Il plaide pour la libre compétition, l'évolution progressive vers l'autonomie des territoires d'outre-mer.

A l'une des toutes dernières séances de la Ligue de l'Union européenne, il avait fait adopter une décision tendant à ce que soit formulée la doctrine de ce groupement en matière coloniale sous le contrôle de deux membres de notre Compagnie.

Dans les conférences internationales, la grande culture de notre confrère, sa courtoisie qui n'excluait pas la fermeté des principes, et son libéralisme profond, lui conféraient une autorité particulière.

Nous ne perdons pas seulement en D. Serruys un grand érudit, un penseur ouvert malgré ses convictions personnelles à toutes les controverses de bonne foi, nous perdons aussi, et ce n'est pas le moindre, un confrère courtois, fidèle à ses amitiés, dont le cœur valait l'esprit.

Nous exprimerons les sentiments unanimes de notre Compagnie en adressant à Madame D. Serruys et à ses enfants nos condoléances émues pour le deuil imprévu qui les frappe, et l'assurance du souvenir que nous conserverons à notre regretté confrère.

---

## DE L'AFRIQUE FRANÇAISE A L'EURAFRIQUE

SOUVENIR DU PASSÉ - VUES D'AVENIR

par le Général O. MEYNIER

---

Dans une séance de l'Office colonial de la Région économique d'Algérie à laquelle j'assistais, en mars 1949, votre regretté confrère, M. Louis Morard, nous fit part d'un vœu qu'avait formulé peu de temps auparavant votre Compagnie en faveur de la célébration en 1950, du Cinquantenaire de l'Unité de l'Afrique Française. Vous savez qu'elle fut réalisée le 22 avril 1900, au combat de Kousseri, livré au sultan-négrier Rabbah, par trois missions venues d'Algérie, du Sénégal et du Congo français, jusque-là isolés les uns des autres... Il me demanda, en ma qualité de survivant de cette époque, de poursuivre les démarches en vue de faire aboutir cette idée.

M. le Ministre, M. R. Naegelen, gouverneur général de l'Algérie, dont vous connaissez le rôle essentiel qu'il a joué en Algérie pour rétablir une situation politique compromise, et qui étend son intelligente bienveillance sur tout ce qui intéresse le pays qu'il a la charge de diriger, approuva aussitôt ce projet. Dans une longue conversation que j'eus avec lui, je pus lui exposer nos idées concernant la nécessité de faire rendre par l'opinion un juste hommage aux créateurs de ce magnifique ensemble que constitue l'Afrique française de nos jours, ainsi que la nécessité de consolider par des mesures objectives l'union de ses diverses parties...

La petite association des « Amis du Sahara », créée en 1927 et restaurée en avril 1949, dont M. Naegelen a bien voulu accepter la présidence d'honneur et dont je suis l'actuel Président, a décidé de prendre à son compte, la réalisation de votre vœu et elle a mis à l'étude divers projets dont je désirerais vous entretenir brièvement aujourd'hui.

\* \* \*

Tout d'abord, il nous a semblé que le combat de Kousseri ne constituait qu'un épisode et la conclusion d'une longue

chaîne d'événements survenus surtout depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils ont fait du tout petit groupe de possessions françaises éparses le long de la Méditerranée, de la côte Atlantique et du Golfe de Guinée, un tout cohérent et nous croyons pouvoir dire majestueux de pays s'étendant sans solution de continuité de la Méditerranée à l'Equateur, et renfermant avec un ensemble de productions complémentaires de notre économie des populations sympathiques, compréhensives et souvent assimilables à notre civilisation...

Cet Empire (car il faut savoir employer les mots propres!) n'est pas le fait du hasard... Cependant on ne peut pas dire qu'il fut le fruit de longues méditations de nos hommes politiques, lesquels trop souvent, l'ont ignoré sinon déconsidéré dans ses débuts... L'Afrique française est née de l'effort continu et tenace, et presque spontané de quelques bons Français militaires et civils, qui ont pressenti le rôle éminent que remplirait dans l'avenir de leur patrie, ce continent noir, encore à peine reconnu !

C'est à cette cohorte de fondateurs d'Empire qui furent non pas seulement des soldats, mais des explorateurs, des missionnaires, des administrateurs, des commerçants... que nous avons d'abord désiré qu'un hommage mérité soit rendu ! A cet effet, nous avons pensé à faire de cette année 1950, l'année du souvenir, de la reconnaissance envers tous ceux, Européens et autochtones, qui ont contribué à bâtir l'édifice de l'Union française...

\* \* \*

Je me contenterai ce jour, de dresser à votre intention un rapide panorama ce que fut depuis un siècle l'action décisive de la France en Afrique. Le fait que mon père, lieutenant d'infanterie de marine de 1846, a été, en son temps, chef du poste de Gorée et surtout, en 1852, le premier chef du poste de Dakar, m'a mis dès mon enfance en connaissance des coloniaux africains de cette époque déjà lointaine. D'autre part, en raison de mon âge, j'ai pu rencontrer la plupart des héros de cette geste coloniale. Vous excuserez donc la tournure parfois personnelle que prendra mon exposé, puisque toute ma carrière s'est passée en Afrique, dans la période décisive de la formation de notre magnifique domaine...

Qu'était donc notre Afrique en 1850, lorsque mon père prenait le commandement du poste de Dakar ?... Dans l'Afrique du Nord, la conquête de l'Algérie s'achevait. Le maréchal Bugeaud après avoir vaincu l'émir Abd el Kader, qui allait devenir notre ami, avait entrepris son organisation et sa mise en valeur. Lentement, mais sûrement, quoiqu'avec des fortunes diverses l'Algérie allait se prolonger vers le Sud et étendre son influence sur les pays voisins de Tunisie et du Maroc... Des visionnaires parlaient déjà d'un chemin de fer qui franchirait le Sahara encore inconnu en direction d'un Soudan toujours indépendant ! Le Sénégal se résumait à ce moment où mon père prenait le commandement de Dakar, à quelques îlots, quelques comptoirs... La petite ville de Saint-Louis vivait de son médiocre commerce, dont la gomme depuis la disparition de la traite, constituait la principale ressource... ressemblant à quelque modeste sous-préfecture de France, destinée à un obscur destin... coupée de la haute mer par la barre.

Or, le capitaine puis commandant du génie Faïdherbe, venu d'Algérie, allait changer d'un seul coup ce destin. Sous ses ordres, les troupes sénégalaises qu'il venait de créer, jointes aux troupes de l'infanterie de marine et à quelques compagnies de tirailleurs algériens, après avoir établi la sécurité sur la route Dakar-Saint-Louis, coupée jusque-là par les brigandages des tyranneaux locaux s'engageait par la voie du fleuve Sénégal, dans l'intérieur du pays où quelques factoreries installées à Matam-Podor, etc., représentaient seules la France... Chaque année, devenu gouverneur du Sénégal il s'enfonçait plus avant dans le pays, s'assurant de l'amitié et du concours des populations délivrées du péril que leur faisait courir des sultans noirs, dévastateurs et sanguinaires, comme El Hadj Omar. La ville de Médine à l'extrémité du bief navigable du Sénégal était atteinte et sa défense par le mulâtre Paul Holle, est demeurée dans toutes les mémoires... El Hadj Omar était définitivement chassé dans la boucle du Niger !

Dans le même temps, Faïdherbe reprenant les recherches du grand explorateur René Caillié, envoyait dans le pays des Maures, des officiers chargés d'entrer en relations avec les chefs et poussait des antennes vers le Niger qui serait l'objectif d'avenir, légué à ses successeurs...

En quittant Dakar, mon père au cours d'une de ces relèves très fréquentes auxquelles le « grand corps » de la marine soumettait ses « marsouins » ; devait toucher aux côtes du pays des « Rivières du Sud », puis, sur la Côte des esclaves, à Dabou, embryon de notre actuelle « Côte d'Ivoire ». Près d'un siècle plus tard, je devais retrouver le petit poste de Dabou, à peu près dans le même état que mon père l'avait connu... Une sorte de redoute de forme carrée, située sur le bord de la lagune... A l'intérieur, la petite cellule monastique où il avait passé de longs mois, attaqué périodiquement par les habitants de la Forêt acharnés à venir piller les marchandises des factoreries peureusement rassemblées autour du poste...

Plus tard, il irait à Libreville récemment créée en 1839, sur la côte du Gabon, avec des esclaves récemment libérés... Enfin, il terminerait son séjour par un passage à la Réunion, d'où il rapporterait des souvenirs de beauté !

C'est avec le souvenir de ces voyages que fut bercée mon enfance. De la même époque datait d'ailleurs la main mise de la France sur la Cochinchine, amorce de notre future Indochine... A Madagascar, des commerçants qui étaient en même temps des diplomates préparaient habilement de futures interventions...

On sait que Faidherbe devait une fois rentré en France, après une intervention glorieuse dans la guerre de 1870, terminer sa carrière comme grand chancelier de la Légion d'honneur... Mon père conserva toujours avec lui de respectueuses relations qui se sont poursuivies amicales, dans les deux familles puisque tout récemment encore au cours d'un voyage en A. O. F. je rencontrai un petit fils du grand Faidherbe, Brosselard Faidherbe, administrateur dans cette colonie de Guinée, où son père avait fait une mission importante et avec lequel nous liâmes amitié.

\* \* \*

Est-ce que les désastres de 1870 allaient mettre un terme à la politique coloniale si brillamment inaugurée sous le Second Empire ? On put le penser quelque temps, mais de bons Français, soutenus à ce moment par le grand Jules Ferry allaient reprendre le flambeau... En Afrique du Nord, nos troupes allaient occuper pacifiquement la Régence de

Tunis, tandis que dans l'Extrême Sud Algérien, où le jeune Duveyrier venait de faire de magnifiques explorations, et où les oasis d'Ouargla et de Ghardaïa et celle de Colomb Béchar avaient été occupées, on reprenait avec la Mission Flatters l'idée déjà ancienne du chemin de fer transsaharien... J'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de revoir le sinistre puits de Tadjenout, où la mission fut massacrée... Mais suivant le proverbe latin : « Uno avulso, non deficit alter ! »

À la même époque, après des fortunes diverses la campagne du Tonkin s'achevait par un succès complet et il me souvient en l'année 1883, alors que j'étais encore un tout jeune lycéen, d'avoir acclamé, à leur retour, un bataillon du 143<sup>e</sup> d'infanterie qui revenait dans sa garnison d'Albi.

Cependant nous parvenaient d'Afrique les nouvelles de la marche en avant, suivant les directives de Faidherbe, des troupes françaises accourues pour venir arracher les populations autochtones à la tyrannie et aux massacres des derniers et des plus redoutables des négriers... Samory, Ahmadou fils d'El Hadj Omar, sultan de Ségou... Des noms parvenaient jusqu'à nos oreilles : Borgnis-Desbordes, Gallieni, Archinard, Binger... et ceux de leurs collaborateurs autochtones : le capitaine Mammadou Racine... le chef Mademba...

En Afrique Equatoriale de Brazza et ses disciples fondaient la colonie du Congo français.

Lors de mon arrivée à Saint-Cyr, j'étais déjà prédestiné et les renseignements nous venaient de nos anciens, déjà engagés dans des campagnes soit au Dahomey, au Soudan, à Madagascar dont la conquête allais s'achever... L'annonce du désastre de la colonne du colonel Bonnier, massacré avec ses troupes à Tacoubao, par les guerriers Touareg de Tombouctou, ne faisait qu'accroître notre désir d'aller à notre tour travailler à la « Plus Grande France »... Idéal certes entretenu lorsque nous arrivâmes comme sous-lieutenant à Toulon d'où partaient de temps à autre d'heureux camarades, appelés comme Largeau, à prendre part à une mystérieuse mission que préparait un certain capitaine Marchand !

Et notre tour était arrivé d'être désigné pour partir au Soudan. L'année 1896 fut une des grandes dates de ma vie. J'allais enfin visiter ces régions étranges que je connaissais déjà si bien sans les avoir vues... Dakar, sans être encore

le grand port mondial, prenait déjà figure et de nombreux bateaux français et étrangers venaient s'y ravitailler... Puis c'avait été le départ pour Saint-Louis, enfin l'embarquement sur le « Borgnis-Desbordes » qui nous conduirait jusqu'à Kayes, sous le signe du plus grand des Soudanais... Au moment même de notre départ, une messe était dite en l'honneur du malheureux colonel Bonnier, et de ses camarades dont les dépouilles mortelles, venaient d'être rapportées de Tombouctou... On parlait encore à Saint-Louis du passage récent du commandant Joffre qui avait été son vengeur !

A Kayes, nous trouvons commé Gouverneur du Soudan, le colonel de Trentinian. Le colonel vient de rentrer précisément d'un grand voyage à Tombouctou, où il a rencontré l'aménokal des Touareg Tengueriguif, qui furent les auteurs de l'attaque de la colonne Bonnier... Grâce à sa belle loyauté, il a réussi à obtenir la soumission complète de ces nomades qui désormais, nous seront toujours fidèles... Avec lui, il a ramené le lieutenant Gouraud qui a gagné sa première citation dans un brillant combat contre les Touareg... Nous nous trouvons lancés en pleine ambiance soudanaise et lorsque enfin nous serons désignés pour partir vers Tombouctou, nous ferons route avec les officiers de la mission du colonel Destenave qui va organiser l'intérieur de la Boucle, les pays du Mossi et du Gourounsi, récemment conquis par le capitaine Voulet. D'autres de nos camarades avec le commandant Caudrelier sont envoyés dans le Sud où continue ses méfaits, le Sultan Samory, destructeur des peuples et forban-négrier.

L'arrivée sur le Niger ! Souvenir inoubliable ! La conquête est récente, en 1883, de Bamako ce premier poste occupé par les troupes de Borgnis-Desbordes après de violents combats livrés contre les hordes de Samory, toujours vaincu... Et c'est sur la canonnière « Le Mage » (en souvenir du premier Français venu à Tombouctou), que nous partons rejoindre nos lointaines affectations dans le Nord ! Tout, au cours de ce voyage nous appelle les récents exploits de Gallieni retenu longtemps prisonnier à Ségou, du colonel Archinard, digne successeur de B. Desbordes et vainqueur du sultan Ahmadou, fils d'El Hadj Omar, qui nous tint longtemps en échec ! Lorsque nous arriverons à Tombouctou, nous y rencontrerons encore le

capitaine de spahis Laperrine, naguère arrivé dans la ville avec la colonne Joffre !

Le but lointain indiqué à nos troupes dans la région, sera l'occupation de la Boucle du Niger, jusqu'à Say que tiennent déjà des troupes soudanaises. Mais sur la route se trouvent de nombreuses tribus Touareg hostiles et l'ordre est venu d'en haut de stopper tout mouvement en avant jusqu'à ce que soit réglée l'affaire Samory. Cet arrêt volontaire est interprété comme timidité de notre part et quatre mois après notre arrivée à Tombouctou, nous arrive la nouvelle qu'une armée de Maures et de Touareg, sous les ordres d'un chef ambitieux Abbidin, déferle contre la Cité mystérieuse que vient de révéler Félix Dubois !

Combats ! Beaux coups de sabre et de lances ! Une fois encore, nos pertes sont sérieuses. L'escadron de Tombouctou décimé, les deux officiers français de Cheigné et de Latour ont été tués au cours d'une charge héroïque... Et ce sera le début d'une longue et fatigante campagne contre les Touareg, conduite par le commandant Goldschoen et par le colonel Klobb qui vient dans la région Nord continuer une carrière déjà glorieuse...

Cependant, dans tout le reste du Soudan, la lutte continue contre les tyrans indigènes... Samory est peu à peu rejeté vers le Sud où il continue ses ravages... Le fama de Sikasso qui nous a attaqués est assiégé dans sa forteresse et, sur le point d'être pris, se fait sauter avec ses femmes et ses trésors dans son « foutou », son dernier réduit ! Le général Audéoud a été le héros de ce siège demeuré fameux dans le pays... Le Soudan français prend peu à peu sa forme définitive... La boucle du Niger est occupée en entier, sauf entre Tombouctou et Say...

Or, en fin 1898, arrive à Tombouctou, une mission commandée par le Capitaine Voulet, laquelle a pour objectif, d'occuper les régions situées entre le Niger et le Tchad, le grand lac dont des ambitions étrangères rêvent de prendre possession... Ce seraient anéantir le grand dessein que quelques bons Français ont déjà imaginé, de la réunion en un seul bloc, des divers morceaux épars de nos possessions africaines !... Nous apprenons ainsi le plan grandiose qui a été dressé à Paris, de la rencontre sur le Tchad de trois missions venues l'une d'Alger, la mission saharienne Foureau-Lamy — l'autre du Sénégal : la mission Afrique

centrale, — la troisième du Congo français, placée sous les ordres de M. Gentil, l'un des plus illustres disciples du grand Savorgnan de Brazza... La présence dans la région du Tchad du sultan-négrier Rabah, a obligé à organiser très fortement ces missions après Crampel et Maistre.

Dans le même temps, nous n'ignorons pas la marche glorieuse vers les sources du Nil d'une autre mission, dirigée par le commandant Marchand, laquelle a pour objectif les sources du Nil et vers l'Est une jonction avec notre station de Djibouti où notre Président se trouvait avec la mission de Bonchamps. Plan grandiose, presque démesuré, mais qui par le concours de toutes les volontés tenaces de quelques bons Français réussira presque complètement, si ce n'est sur le Nil où l'Angleterre de son côté affirmera sa volonté de s'installer sur toutes les régions comprises entre le Cap et le Caire !...

Le colonel Klobb profite sans tarder du passage de la mission Afrique centrale, par Tombouctou et le poste de Bamba (dont j'étais à ce moment le chef) pour achever l'occupation de la partie du Niger qui nous a été attribuée ; dans une colonne, conduite avec autant de modération que l'habileté il vient prendre contact vers l'île d'Ansongo avec les troupes du commandant Craue venues du centre de la Boucle...

\* \* \*

Pourquoi faut-il que la réalisation du plan dessiné avec tant de soin, d'imagination et de patriotisme, ait été entravée par de multiples et terribles avatars...

La Mission saharienne, fortement constituée, bien commandée, mais alourdie par un trop nombreux convoi, viendra, en août 1899 échouer dans l'oasis soudanaise d'Agadès, après avoir failli mourir de soif dans le désert d'Irrayen...

La mission du Chari, après avoir perdu toute son avant-garde, commandée par le lieutenant de vaisseau Bretonnet, entièrement détruite par les troupes du sultan noir Rabah, sera à son tour arrêtée dans un violent combat où, malgré l'héroïsme de ses chefs, le capitaine Robillot et de M. Gentil, commissaire du Gouvernement, elle sera arrêtée net et obligée de se replier, non sans avoir perdu la

moitié de son effectif (145 hommes tués ou blessés sur 300 environ!) Rabah est demeuré sur ses positions!

Quant à la Mission Afrique centrale, son sort en cet été de 1899, paraît irrémédiablement compromis! Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'horrible drame de Dankori près de Zinder, au cours duquel, le chef respecté dont j'étais l'adjoint, le colonel Klobb, envoyé par le Gouvernement pour enquêter sur certains faits reprochés aux chefs de la mission, trouva une mort glorieuse! Le 14 juillet 1899, il tombait tout auprès de moi le corps percé de balles françaises après avoir poussé un dernier cri: « Vive la France! ». Les deux chefs de la mission, devenus des rebelles, étaient à leur tour misérablement massacrés par leurs troupes qu'ils avaient tenté d'associer à leur crime...

Après bien de nouvelles aventures et des sursauts de rébellion, le capitaine Joalland, resté seul chef des restes de la Mission Afrique centrale dont j'étais le second reprenait vigoureusement en mains le commandement... Suivant les instructions formelles données au colonel Klobb au mois de juin précédent, il allait se porter aussitôt vers le lac Tchad, point crucial de ces entreprises, tout en laissant à Zinder une force suffisante pour y accueillir la mission saharienne informée de notre présence...

Cette initiative, accomplissant les ordres formels du Gouvernement, fut couronnée de succès... Parvenus au Tchad au début d'octobre 1899, nous pouvions signer des traités avec les chefs du Kanem et fixer les droits désormais imprescriptibles de la France sur un point convoité!...

Des bords du Chari que nous atteignons au début de novembre nous allions d'ailleurs préparer en tête de pont l'action décisive conduite en accord avec les deux autres missions contre le sultan Rabah, que tout nous faisait considérer comme adversaire redoutable, alors que nous disposions en tout de 160 fusils.

Joalland me chargea d'abord d'aller prendre le contact de la mission du Chari, clouée sur place depuis le combat de Kouno... Aventure et exploration passionnantes dans des pays totalement inconnus et au travers des patrouilles et des détachements que Rabah, précipitamment rappelé vers le Nord par notre arrivée inattendue au Kanem, faisait rayonner dans le pays... Le 11 janvier 1900, je rejois-

gnais à Fort-Archambault les troupes du capitaine Robillot qui y attendait les renforts péniblement rameutés dans le Haut Oubangui par l'infatigable Gentil... On me promit l'arrivée de ces renforts pour le mois d'avril suivant...

C'est seulement en février 1900 que la mission saharienne nous rejoignit... Déjà, la situation s'aggravait pour notre petite troupe, engagée avec les fortes avant-gardes de Rabah ! Des escarmouches, de véritables combats avaient eu lieu, tous heureux pour nous ! Néanmoins, cette arrivée du commandant Lamy auprès de nous après quatre mois d'attente — suivie en avril de celle de la Mission Gentil allait permettre d'attaquer avec des forces suffisantes, le sultan Rabah, arrivé tout à proximité de nos camps de Kousseri pour nous défier ! Avec ses soldats, armés de fusils à tir rapide, et trois fois plus nombreux que les nôtres, avec l'appui de ses trois canons, héritage du désastre Bretonnet, appuyé sur une solide enceinte de palanques... il comptait bien nous battre...

Ce fut un beau combat que celui qui, commencé le 22 avril 1900 à l'aube, par une attaque lancée par notre mission, se continua par un assaut général auquel prirent part toutes nos troupes... Victoire ! mais victoire chèrement acquise puisque le commandant Lamy était mort et que nous avions une centaine de tués et de blessés !... En face de nous, le sultan Rabah était également tombé en plein combat et ses pertes étaient immenses... La belle poursuite dirigée par le capitaine Reibell, permettait d'achever ce succès qui consacrait, dans le sang, l'occupation de riches régions du Baguirmi et bientôt après de l'Ouadaï... et surtout l'Unité de l'Afrique française !

De tous les événements qui avaient marqué l'emprise progressive de la France sur le Continent noir, c'était la résultante et la conclusion ! Tant de fatigues et d'efforts dépensés, trouvaient ce jour-là leur récompense ! Et nous nous sentions tous, avec légitime fierté les successeurs de ces Faidherbe, Borgnis-Desbordes, Gallieni, Archinard, Dodds Binger, Monteil, de Brazza, Maistre et Crampel qui avaient œuvré avant nous... heureux d'avoir été choisis par le destin pour achever en même temps que la libération de l'Afrique noire, délivrée de tous ces fléaux de Dieu qu'étaient les Ahmadou, les Rabah et les Samory qui, rapidement, l'ame-naient à sa ruine et à sa destruction !

Car vers la même époque, le terrible Samory qui nous avait fait subir tant d'affronts, de pertes et parfois d'échecs, était pris par le détachement audacieux du capitaine Gouraud !

Après la victoire de Kousseri, une nouvelle période s'ouvrait dans l'histoire de l'Afrique française... Son unité était réalisée, mais seulement virtuellement... Il s'agissait maintenant de développer l'idée maîtresse et pour commencer, d'étendre chacun des trois groupes de possessions jusqu'à ses limites normales qui ne pouvaient être marquées que par le contact intime et la collaboration de chacun avec les deux autres. Telle fut la tâche des années 1900 à 1914, c'est-à-dire jusqu'à la guerre mondiale...

Afrique du Nord, Afrique Occidentale et Afrique Equatoriale allaient être constitués dans leur forme actuelle, exception faite du territoire que le Gouvernement de M. Caillaux avait cru devoir céder à l'Allemagne... en échange du fameux Bec de Canard.

D'Algérie, la France était partie pour occuper et placer sous son protectorat, l'Empire du Maroc... Le maréchal Lyautey maintenant le drapeau français envers et contre tous dans les pays pacifiés, continuait son œuvre de haute civilisation, en prenant comme suprême devise l'Amour...

Dans le Sahara, la mission Foureau-Lamy avait entraîné dans son sillage d'autres Français animés par cet exemple... L'occupation d'In Salah, en 1900 par la mission du capitaine Pein, dont le cinquantenaire a été récemment célébré, servirait de base, après l'occupation du Touat-Gourara, effectuée presque sans combat, aux magnifiques exploits des méharistes du colonel Laperrine... Celui-ci non seulement conquérait pour la France, les immenses espaces sahariens jusque-là parcourus par des bandes de pillards, mais encore, suivant la bonne méthode française, il réussissait à gagner le cœur de ses farouches administrés, qui resteraient désormais fidèles.

Sur la rive méridionale du désert, les groupes nomades formés, à l'imitation des troupes mobiles de Laperrine, recherchaient le contact avec les Algériens, sur toute

l'étendue des frontières communes que leur avait assignées la Convention de Niamey de juin 1909... Gouraud faisait la conquête de la Mauritanie.

Plus à l'Est, de nombreux chefs parmi lesquels nous retrouverons les noms de Gouraud, de Moll, Péroz, etc... s'attachaient à organiser les pays dans lesquelles la Mission Afrique centrale n'avait fait que passer en signant partout des traités avec les chefs autochtones... Les oasis d'Agadés, de Bilma étaient atteintes dans le même temps que la Guinée Française, la Côte d'Ivoire et le Dahomey trouvaient leur configuration définitive... Un grand Gouverneur Général, M. Roume, traçait pour la Fédération des plans d'avenir que ses successeurs s'efforçaient de réaliser. M. W. Ponty était le premier et le plus fidèle exécuter de ces programmes qui servent encore à diriger leurs successeurs...

Entre autres faits, M. Ponty s'efforçait d'établir avec l'Algérie des relations de tous ordres, suivant en cela les invitations de M. Ch. Lutaud, un des grands gouverneurs de l'Algérie.

Enfin l'Afrique équatoriale, sortie de la douloureuse période de son enfantement s'étendait au Nord jusqu'aux frontières de la Libye et du Soudan Egyptien, sous la conduite de chefs tels que Gouraud, Largeau, Moll et Tilho et s'organisait pour l'avenir au prix d'immenses difficultés que l'affaire du fameux « Bec de Canard » ne pouvait qu'augmenter !

La guerre mondiale brusquement déclenchée en 1914, allait-elle être un obstacle à la réalisation de cette Afrique française dont déjà nous étions si fiers ? Nos ennemis, tout en réservant leur principal effort pour l'Europe, avaient dès longtemps, préparé par leurs intrigues savantes des « cinquièmes colonnes », qu'ils armaient et au besoin pourvoyaient de chefs... Toutes nos possessions furent plus ou moins contaminées, sans être jamais compromises... En Tunisie, en Algérie, au Soudan, en A. E. F., nos régions frontières furent attaquées par les Senoussistes révoltés. Ces attaques échouèrent toutes et eurent même de lointaines et favorables conséquences. En Afrique du Nord, comme en A. O. F. et en A. E. F., elles amenèrent toutes les possessions françaises à unir leurs efforts et à tracer des plans communs d'opérations. Bien plus ! Italiens, Anglais et

Français... commencèrent de sentir leur solidarité africaine et s'il n'y eut pas de programme commun, il y eut du moins des accords locaux presque spontanés... préfaces lointaines à des rapprochements ultérieurs...

La grande guerre, terminée par notre brillante victoire, se traduisait en fin de compte, par d'heureux résultats... De nouveaux pays, Cameroun, Togo, furent placés sous mandat français.

Cinq ans n'étaient pas passés depuis les traités de Versailles que l'Afrique française entraît dans une nouvelle phase d'activité.

Tout d'abord chacun des pays qui la composent, s'attacha à créer sur son territoire des communications faciles, à l'outiller en vue de faciliter sa mise en valeur. Le grand port de Dakar devint de plus en plus une escale mondiale. En Afrique du Nord, les ports de Casablanca, d'Alger, d'Oran, de Bône, de Tunis... accroissaient chaque année leurs installations...

L'un des phénomènes les plus intéressants de cette période, fut la recherche entre les divers pays d'obédience française de contacts plus fréquents et plus objectifs... A cet effet, les dernières conquêtes de la technique moderne furent mises en œuvre... Sous l'impulsion d'un autre grand gouverneur, M. M. Viollette, l'Algérie proposa l'établissement de réseau de pistes automobiles, de lignes aériennes, de T. S. F... qui transformèrent du jour au lendemain le caractère des contacts entre les pays riverains du Sahara.

Ces résultats furent consacrés par les Conférences Nord-Africaines qui, réunies annuellement, rassemblaient les représentants de toutes nos colonies.

En 1933, à l'occasion des fêtes données à Bamako, en souvenir de l'occupation de cette ville par Borgnis-Desbordes, se trouvèrent réunis dans la charmante ville nouvelle nombre de survivants de cette épopée. Le général Gouraud était présent, ainsi que le général de Trentinian, premier gouverneur du Soudan et le général Quiquandon, qui en 1883 remporta la victoire d'Oyako sur Samory... La présence de M. Binger et des propres neveux de Borgnis-Desbordes et d'Archinard ajoutait son caractère de grandeur à ces fêtes.

Lorsque pour la première fois, se réunit à Costermans-

ville dans le Congo Belge, un Congrès de tourisme africain, organisé par l'Association internationale de Tourisme, s'ouvrit une période nouvelle. On était au lendemain de Munich ; tous les Etats représentés (l'Italie avait cru devoir décliner l'invitation qui lui avait été faite) sentaient la menace qui pesait sur eux ! Tous avaient naturellement tendance à se serrer les coudes et déclaraient leur intention de s'opposer à toute tentative d'attaque. C'est cet état d'esprit qui fut à la base de projets de liaisons entre tous ces pays... Automobiles et avions, services maritimes et ferroviaires furent étudiés dans ce sens et nous eûmes la satisfaction d'entendre déclarer que les pistes de l'Afrique française seraient considérées dans l'avenir comme « Grandes dorsales Africaines ».

Afin de matérialiser aussitôt, cet état d'esprit et ces bonnes intentions, la délégation française présenta un projet d'un double Rallye automobile et aérien entre l'Algérie et le Cap... projet aussitôt approuvé d'enthousiasme... et nous nous mîmes au travail pour en préparer l'exécution...

La nouvelle guerre mondiale de 1939-1945 allait empêcher l'exécution des deux Rallyes prévus, mais elle ne devait pas arrêter ce mouvement irrésistible qui entraînerait les différents Etats vers une collaboration inéluctable... L'Italie, il est vrai, sortait du jeu, par la volonté d'un chef mal inspiré ; mais la Belgique, l'Angleterre et l'Union Sud-Africaine, allaient se sentir plus solidaires que jamais par suite des dangers communs contre lesquels, elles auraient à lutter... L'Afrique du Nord se révélait de plus en plus comme un des points importants dans la stratégie mondiale... Le Continent noir tout entier servirait de lieu de passage pour les flottes aériennes modernes... Les mers qui entourent l'Afrique et les ports qui les desservent voyaient passer les flottes détournées du canal de Suez par les conséquences du conflit mondial... Enfin, les différentes colonies distribuaient leurs produits de tous genres aux Alliés...

D'un point de vue strictement militaire, enfin c'est du Centre africain, du lac Tchad, que les cohortes du Général Leclerc s'élanceraient pour aller se joindre à celles du maréchal Montgomery sur les rives de la Méditerranée et de là vers la Normandie, Paris et Strasbourg !

D'autre part, Alger avait été provisoirement la capitale de la France et le Général de Gaulle y avait installé son gou-

vernement provisoire auprès duquel toutes les grandes puissances Alliés avaient délégué leurs ambassadeurs !

Tous ces faits concordant d'hier démontrent la place que devra tenir l'Afrique dans les spéculations politiques de demain... Prolongement et complément direct de l'Europe, elle constituera le solide bouclier qui la protégera vers le Sud... L'Europe, si elle doit trouver des obstacles à son expansion démographique et économique vers l'Orient et même vers l'Occident, pourra y déverser les excédents de sa population et y trouver des débouchés pour son commerce et son industrie...

Comment ne pas distinguer la place éminente que pourra, dans l'avenir, tenir dans le monde le bloc Européen ainsi constitué, entre les deux grands états géants qui déjà se mesurent des yeux ? Des signes avant-coureurs de cette situation sont visibles. Une Conférence Africaine économique s'est récemment tenue à Paris, sous la présidence de M. Hoffherr, ancien Gouverneur du Cameroun... On parle d'un Secrétariat permanent chargé de suivre ces travaux...

La petite Association des « Amis du Sahara » a pensé qu'elle pourrait travailler de son côté à ce dessein, en reprenant le projet laissé en sommeil de Rallies automobile et aérien entre la Méditerranée et le Cap... Son initiative a reçu le meilleur accueil du Gouvernement, des Gouverneurs et des Résidents généraux de toutes les parties intéressées de l'Union française. Le III<sup>e</sup> Congrès de l'A. I. T. a pris une résolution très favorable en sa faveur... Bref tout laisse prévoir pour ces manifestations internationales, le plus franc succès et sans leur donner une importance démesurée, on ne peut que se louer des contacts qui seront ainsi pris entre personnes de milieux si éloignés les uns des autres.

\* \* \*

Ainsi les efforts successifs de ces générations de Français qui créèrent l'Afrique française, après s'être traduits par la pacification d'un malheureux pays, sans elles vouées à la misère la plus affreuse... vont contribuer de façon importante à la constitution de l'Eurafrique de demain.

Ce sera, avec l'immense contribution apportée par eux au renforcement de la situation de la France dans le monde, la confirmation de leur idéal africain.

Les « Amis du Sahara » ont pensé qu'un hommage devait être rendu à ces courageux pionniers que, trop souvent l'opinion publique méconnaît en leur appliquant cet odieux néologisme que sont les mots « colonialiste » et « colonialisme ».

Ils ont estimé qu'à l'occasion du Cinquantenaire de la victoire de Kousséri, des manifestations du souvenir pourraient être organisées, selon le vœu généreux que votre Compagnie a émis la première.

Manifestations d'opportunité d'abord par l'organisation d'une campagne du souvenir par la parole, par la presse, par la radio et par le film. La présente causerie sera la première de ces manifestations que suivront incessamment d'autres témoignages.

A plus longue portée, érection à Alger d'un monument de la reconnaissance et du souvenir, en l'honneur de tous ceux, Européens et autochtones, qui ont été les fondateurs de l'Afrique française.

L'exécution de deux Rallies aérien et automobile prévue entre Alger et le Cap durant l'hiver 1950-1951, paraît devoir contribuer à donner plus d'éclat encore à toutes ces manifestations.

A cette œuvre, nous serions heureux et fiers que l'Académie des sciences coloniales voulût bien accorder son haut patronage et affirmer ainsi les espérances qu'elle peut nourrir pour l'avenir et de l'Afrique française et de l'*Eurafrique*.

M. LE PRÉSIDENT MICHEL-CÔTE. — Je crois être l'interprète de tous en vous disant avec quelle émotion nous vous avons écouté et combien vous nous avez intéressés. Nous avons vécu avec vous une épopée qui, de l'autre côté de l'Afrique, suivait vos efforts. Quelques-uns de nos confrères, ici, y ont participé et je suis sûr qu'ils vous ont suivi avec la même émotion que moi.

Qu'il me soit permis, puisque vous avez parlé du Comité de l'Afrique Française qui a été notre soutien — le mien en particulier dans l'aventure de l'Éthiopie — d'évoquer le souvenir ou de remercier: Auguste Terrier, M. de Lacharrière qui est parmi nous, et tous ceux qui nous ont non seulement soutenus mais qui, avec un acharnement et des risques, ont participé à l'épopée que vous venez de nous faire revivre. J'espère — je crois que tout le monde est de cet avis — que nous vous soutiendrons dans la campagne si heureuse que vous entamez au moment où des événements pénibles viennent, dans la Côte d'Ivoire, de sonner la cloche d'alarme.

GÉNÉRAL MEYNIER. — Je m'excuse, n'ayant pas lu mon texte, d'avoir omis de rendre hommage, comme il se devait, au Colonel Marchand et à sa mission. Je n'ai pas oublié que, partant de l'Est vers l'Ouest, une mission l'attendait, dont vous faisiez partie.

## PRÉSENTATION D'OUVRAGES

---

M. F. BLONDEL. — L'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à l'Académie est une *Géologie de l'Afrique* écrite par M. Raymond Furon, Professeur au Museum.

M. Furon était particulièrement qualifié pour rédiger cet ouvrage : il a travaillé de nombreuses années en Afrique française et, depuis lors, il n'a cessé de suivre l'évolution des recherches géologiques en Afrique ; depuis plus d'un an, il veut bien nous aider de ses conseils et connaissances pour la mise au point de la Carte géologique internationale de l'Afrique dont, à plusieurs reprises, j'ai eu l'occasion de vous entretenir.

L'ouvrage de M. Furon mérite de ne pas passer inaperçu ; non seulement en raison de ses qualités propres, mais parce qu'il est le premier ouvrage en langue française sur ce sujet ; et d'ailleurs, sauf erreur, il est le second en toutes langues, le précédent étant le lourd traité de Krenkel paru entre 1925 et 1938.

Avec beaucoup de modestie, M. Raymond Furon s'excuse, dans sa préface, de ne pas présenter un « Traité », mais un « Précis » et cela en raison des circonstances actuelles qui ne permettent pas de larges publications. Bien heureuses circonstances, dirais-je presque, si je ne savais, par ailleurs, que l'esprit synthétique de M. Furon n'aurait pas été satisfait par une publication délayée en 3.000 pages. Mais il faut reconnaître qu'un Précis — lorsqu'il est bien fait, ce qui est le cas de celui-ci — est plus difficile à rédiger qu'un Traité qui n'exige pas beaucoup de choix et de réflexion clarifiante dans les documents accumulés.

De toute manière, nous avons un ouvrage sur la Géologie de l'Afrique. Il vient à son heure. Le Congrès géologique international, qui doit se tenir à Alger, en 1952, mettra, sans aucun doute, en évidence, ce fait que nous avons maintenant, ce qu'on pourrait appeler une première approximation de la Géologie de l'Afrique. La Carte d'ensemble au 5.000.000<sup>e</sup> que nous présenterons n'aura pratiquement pas de blancs et, en outre, donnera une vue d'ensemble des liaisons entre les diverses géologies régionales.

Ainsi que le montre très bien M. Furon dans son livre, la Géologie de l'Afrique n'a été acquise que par croissance autour de centres indépendants ; cela tient, en partie, aux difficultés de communications, mais surtout à l'absence de fossiles, ces repères indispensables de la géologie pour les corrélations à

longue distance. L'Afrique, vieille plate-forme, formée essentiellement de terrains très anciens ou de terrains continentaux, tous pauvres en fossiles, a longtemps rebuté les géologues classiques par ces difficultés de raccords des séries locales. Peu à peu, chacun des centres de recherches a étendu sa sphère d'action et, maintenant, ils se sont tous pratiquement rejoints. Les contacts ont été parfois rudes parce que, naturellement, les points de vue étaient discordants ; il a fallu une longue et patiente action d'entente dont la construction de la Carte géologique internationale a été l'occasion. A part l'Afrique du Sud, qui est encore un peu aberrante, mais qui, je l'espère, finira par trouver sa place, ces raccords sont maintenant réalisés avec plus ou moins de certitude et plus ou moins d'accord universel, mais avec cependant assez de vraisemblance pour qu'on puisse désormais parler de l'Afrique dans son ensemble.

C'est ce que fait M. Furon dans son livre et c'est pourquoi il mérite d'être rapidement diffusé parmi tous ceux qui s'intéressent à l'Afrique.

On remarquera que, dans son ouvrage, M. Furon a laissé de côté l'Afrique du Nord, Maroc, Algérie, Tunisie. Du point de vue géologique, ces territoires, en effet, ne sont pas africains : c'est un lambeau d'Europe accolé à la vieille plate-forme africaine qui ne commence qu'au Sud de l'Atlas. C'est une notion qu'il est important de souligner pour éviter des comparaisons inexactes.

Tout en remerciant et en félicitant M. Furon de son travail, je crois que nous pouvons être fiers du bilan qu'il nous permet de mettre à jour. En dehors de l'Europe, l'Afrique est le premier continent à être connu dans son entier au point de vue géologique. L'Amérique du Sud, l'Asie, sont très loin de pouvoir présenter un tel résultat ; et même l'Amérique du Nord car, si la géologie du Canada et des Etats-Unis est naturellement plus précisée que celle de l'Afrique, celle des autres pays de l'Amérique du Nord est encore dans une certaine brume.

On ne permettra de souligner, sans insister, que le régime dit colonial n'est pas si mauvais puisqu'il a réussi cette conquête scientifique d'un continent difficile alors que les continents analogues, mais non coloniaux, sont loin en arrière dans cette marche du progrès. L'exploitation abusive qui est, dit-on, l'apanage des territoires coloniaux comporterait donc des aspects désintéressés plus efficaces que l'indépendance parfois anarchique. C'est une constatation dont notre Académie ne sera sans doute pas surprise, mais qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt de faire connaître au dehors.

M. G. GRANDIDIER. — Notre confrère le Gouverneur général

Repiquet a fait en 1948 une conférence sur *L'œuvre de la France au Cameroun* devant les membres de la Société de géographie de Toulouse. Le texte vient de paraître dans le *Bulletin* de cette société scientifique, réparti en trois fascicules; c'est en quelques pages un résumé excellent et complet de tout ce que l'on sait à l'heure actuelle sur ce pays qui, à plusieurs reprises a été en vedette dans les négociations politiques européennes. Histoire géographique, population, économie agricole, rôle de la France comme puissance mandataire, tous ces différents aspects sont traités avec précision, clairvoyance et justice.

Pour le travailleur qu'il s'adonne à l'étude géographique, historique, économique d'un pays ou à toute autre, il n'est rien de plus utile que les monographies régionales surtout si elles, sont précises, documentaires, objectives comme c'est le cas de celle consacrée par le R. Père J. Lethielleux, des Pères Blancs, au Fezzan, *ses jardins, ses palmiers*.

Le Fezzan bien que faisant partie du Désert, diffère beaucoup du Sahara algérien ou tunisien; au Sahara, les jardins et leurs palmiers se pressent les uns contre les autres autour des points d'eau et la répartition de l'eau s'y fait suivant des règles minutieuses. Au Fezzan, les jardins sont disséminés, séparés le plus souvent et leurs points d'eau qui sont fréquemment le résultat d'un travail humain ne donnent lieu à aucune réglementation compliquée.

Les sédentaires du Sahara vivent surtout de dattes et de légumes et doivent importer une partie des céréales qu'ils consomment. Les Fezzanais se nourrissent de blé et d'orge et les récoltes de leurs jardins leur permettent d'en exporter.

Ainsi *Jardins et Palmiers du Fezzan* donnent bien la caractéristique de cette région et sans nous étendre davantage sur l'intérêt et la valeur historique de l'œuvre du R. Père Lethielleux, donnons les têtes des chapitres qui la composent : Le pays et son histoire ; Le sol et ses habitants ; Les puits et leur technique ; L'année agricole et ses travaux ; Les palmiers du Fezzan ; Les contrats agricoles du droit coutumier.

M. Robert Tournier a consacré un savant travail aux *Déformations terrestres. Considérations sur les variations de vitesse de la terre et sur quelques-unes des conséquences qui en découlent*.

Il y a quelques années l'auteur avait fait remarquer que la vitesse de la terre n'était constante, ni en grandeur ni en direction et que, de ce fait, il était certain que les diverses masses, dont l'ensemble constitue le mobile Terre, doivent tendre à se déplacer les unes par rapport aux autres et plus particulière-

ment celles qui sont relativement libres comme les gaz de l'atmosphère et les eaux des océans.

Dans l'étude que je dépose sur le bureau, l'auteur présente un certain nombre de faits qui semblent bien confirmer l'idée précédemment émise.

M. R. Tournier rappelle au début les mouvements auxquels est soumis le globe terrestre ainsi que la composition de ces mouvements, puis, il entreprend l'exposé de quelques faits d'ordre géologique, en particulier de la théorie de Wegener, mais consacre la majeure partie de son livre aux mouvements des masses atmosphériques et des masses océaniques, courants aériens, vitesse des eaux dans les mouvements de transgression, ondes annuelles, niveau moyen des mers..., etc.

Une liste des ports relevés, des tableaux donnant la position pour chacun des ports retenus des cotes mensuelles maxima et minima, des graphiques enfin éclairent les démonstrations de M. Tournier, qui sont d'une science élevée, quelquefois difficile à suivre et un peu abstraite pour la plupart des lecteurs.

Le premier volume des Mémoires de l'Institut d'Etudes Centrafricaines de Brazzaville est consacré aux *Légumineuses du Gabon* ; son intérêt pratique, comme son intérêt scientifique sont évidents, car il permettra la détermination facile des végétaux faisant partie de cette immense famille si riche en bois d'ébénisterie, si importante comme source d'engrais verts spontanés.

M. Fr. Pellegrin, botaniste de grande valeur, spécialisé depuis de longues années dans l'étude des plantes africaines, est l'auteur de cette première flore française d'A. E. F. ; territorialement, il a estimé, avec raison d'ailleurs, devoir inclure, dans son travail, non seulement le Gabon proprement dit, mais la partie Sud du Cameroun où domine la forêt dense, la Guinée espagnole et le Mayombé français.

Une magnifique publication reçue récemment à l'Académie permet à notre Compagnie de rendre hommage à l'œuvre de *La Chambre de Commerce de Marseille 1599-1949* qui est la plus ancienne de France et sans doute d'Europe, création originale placée sous le double patronage d'Henri IV et du Conseil de la Ville ; depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis 350 ans, elle n'a cessé d'être le défenseur attitré des intérêts commerciaux de la France en Méditerranée.

Grâce à de très belles photographies et à des graphiques on peut suivre l'histoire de ses réalisations, indiquer ce qu'elles sont aujourd'hui, ce qu'elles seront demain et se convaincre des raisons qui font que, selon l'expression de Stendhal, la « Magnifique Marseille, cette ville du Midi par excellence » a foi dans son avenir.

Dans les Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale, M. Maxime Siroux vient de publier un important travail sur *Caravansérails d'Iran et Petites Constructions routières* ; ces bâtiments ont jusqu'à ces trente dernières années formé l'habituel lieu d'étape des voyageurs ; actuellement, ils sont pour la plupart loin des routes fréquentées par les automobiles et par conséquent en voie de disparition ; ils concrétisent une période révolue en Iran, période qui ne fut, peut-être pas, sans analogie avec certaines époques qui ont marqué le développement de nos colonies. Il importe de féliciter M. et Mme Siroux de leurs recherches sur le terrain, si clairement évoquées et agréables à lire.

---

### BIBLIOGRAPHIE

- FURON (Raymond). — *Géologie de l'Afrique*. Paris, Payot édit., 1950, in-8°, 350 pages, avec cartes ((Don de l'auteur).
- TOURNIER (Robert). — *Déformations terrestres. Considérations sur les variations de vitesse de la terre et sur quelques-unes des conséquences qui en découlent*. Paris, Sedes édit., 1949, in-8°, 124 pages, avec tab. et graph. (Don de l'auteur).
- REPIQUET (Jules). — *L'œuvre de la France au Cameroun*. Toulouse, Bull. de la Soc. de géog., juil.-déc. 1948, p. 253-256, janv.-fév. 1949, pp. 262-265 et fév.-mars 1949, pp. 273-276 (Don de l'auteur).
- PELLEGRIN (François). — *Les Légumineuses du Gabon*. Brazzaville, Mém. de l'Inst. d'études centrafricaines, n° 1, in-4°, 284 pages, avec pl. (à Paris, Edit. Larose) (Don de l'auteur).
- SIROUX (Maxime). — *Caravansérails d'Iran et Petites Constructions routières*. Le Caire, Imp. de l'Inst. français d'archéologie orientale, 1949, grand in-4°, 153 pages, avec plans, cartes et pl.
- \*\*\*\*. — *La Chambre de Commerce de Marseille 1599-1949*. Marseille, 1949, in-4°, 110 pages, avec cartes, plan, phot. (Don de la Chambre de Commerce).
- LETHIELLEUX (J.). — *Le Fezzan, ses jardins, ses palmiers*. Tunis, Imp. Bascone et Muscat édit., 1948, in-8°, 253 pages, avec cartes et illust. (Don de l'auteur).
-

COMPTE RENDU  
DE LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE  
DU 3 FÉVRIER 1950

La séance est ouverte à 15 h. 05 sous la présidence M. MICHEL-CÔTE.

*Présents* : MM. MICHEL-CÔTE, Jean d'ESME, Pasteur LEENHARDT, F. BLONDEL, Général AZAN, Gouverneur Oswald DURAND, René PINON, LARNAUDE, Général MEYNIER, Georges CÉDÈS, de WARREN, Henri FROIDEVAUX, Général de BOISBOISSEL, Henri SAURIN, Raphaël BARQUISSAU, Louis CHATELAIN, LÉMERY, René POTTIER, René BOUVIER, VATIN-PÉRIGNON, GAYET, Emile PRUDHOMME, GHEERBRANDT, GISCARD D'ESTAING, REIZLER, Léon BARÉTY, de LACHARRIÈRE, LAPRADE, F. LJORÉ, HUMBERT, D<sup>r</sup> BOUFFARD, René TOUSSAINT, CARTON, Amiral LE BIGOT, SPAS, MENCHIKOFF, G. GRANDIDIER.

*Excusés* : MM. CHARLES-ROUX, D<sup>r</sup> MATHIS, D<sup>r</sup> GIRARD, MERCIER.

Le Secrétaire perpétuel donne lecture du procès-verbal de la précédente séance — 20 janvier — qui est approuvé sans observation.

M. Saurin rend hommage à la mémoire de M. Daniel Serruys.

*(Voir le texte de cet hommage page 89)*

M. GRANDIDIER signale dans la correspondance une invitation qui est arrivée avec un grand retard, mais que plusieurs membres de l'Académie ont reçue personnellement : elle émane d'un de nos associés étrangers, M. Fernando da Silva, Professeur à la Faculté de Droit, Vice-Gouverneur de la Banque du Portugal à Lisbonne, qui a donné le 31 janvier dernier une conférence à l'Institut de Droit comparé de l'Université de Paris, sur « les Finances publiques portugaises, directives, résultats et prévisions ».

Il donne ensuite les résultats des délibérations de la Commission des Prix qui s'est réunie le 27 décembre 1949, elle a attribué le Prix « Eugène Etienne » dont la valeur a pu être portée à dix mille francs au Médecin colonial Blanc et à M. le Docteur Siguiet pour l'ensemble de leurs travaux de médecine exotique et pour la nouvelle édition publiée à Saïgon en 1939 de leur Guide clinique et thérapeutique.

Le prix « Maréchal Lyautey », de douze mille francs, a été donné à la Supérieure des Religieuses de Taroudant pour l'Orphelinat indigène qu'elle dirige à Taroudant, au Maroc.

Quant au prix fondé par M. Bouvier en 1948, en faveur d'un botaniste entomologiste, phytopathologiste, ayant consacré au service des végétaux un travail digne d'être honoré, il a été attribué, d'accord avec le fondateur, à M. Vayssière, professeur au Museum.

Avant de donner la parole à M. Blondel, le Président prie M. Jean d'Esme de donner lecture de la lettre destinée à M. le Ministre de la France d'outre-mer.

M. JEAN D'ESME. — Si vous vous en souvenez, l'Académie des Sciences coloniales nous a chargés la dernière fois, M. Saurin, M. Vatin-Pérignon et moi-même, de rédiger, d'après l'exposé que je vous avais fait, un résumé de cette communication en même temps qu'une lettre d'envoi destinée à le faire parvenir au Ministre de la France d'outre-mer. Voici le résumé de la communication.

*Le cinéma constitue, avec la radio, l'une des armes les plus puissantes dont une nation puisse disposer, à l'époque actuelle, pour sa propagande.*

*Le film documentaire, en particulier, possède, à ce point de vue, une portée et une action infiniment plus étendues et plus efficaces que le livre ou que le journal, lesquels touchent un public beaucoup plus restreint et n'offrent point tout ce que l'image, par sa magie en même temps que par son indéniable réalité, présente de valeur démonstrative.*

*Faire voir a toujours mieux valu que raconter.*

*C'est là une vérité dont les méthodes éducatives n'ont jamais cessé de s'inspirer.*

*En ce qui concerne les territoires d'outre-mer de l'Union Française, cette même vérité s'impose de façon éclatante. Pour combattre la déplorable ignorance et surtout la coupable indifférence qui règnent dans la masse française dès qu'il s'agit de nos possessions d'outre-mer ; pour faire connaître la grande tâche humaine que la France n'a cessé d'accomplir dans ces mêmes territoires, au prix de lourds sacrifices ; pour répondre enfin aux attaques qui, de l'intérieur comme de l'extérieur, s'acharnent contre notre œuvre coloniale passée et présente, rien n'aurait valu, rien ne vaudrait quelques bons films documentaires.*

*Or, et l'on ne peut que constater le fait, le film documentaire en général (et le film documentaire colonial en particulier) a totalement disparu de nos cinémas.*

*Il en a disparu — pour être remplacé par les puérils « Mickey Mouse » et « Donal Duck » d'importation étrangère — parce que sa production est devenue littéralement impossible.*

*Le documentaire « colonial » est, en effet, devenu inrentable étant donné les conditions actuelles d'exploitation qui, une fois déduits les taxes, impôts, frais de copies et de distribution, lui laissent, dans les cas les plus favorables, une rentrée maximum de deux millions cinq cent mille francs. Or, d'après les devis établis aux taux des tarifs syndicaux et en allant à la plus stricte économie, le prix d'établissement d'un documentaire colonial s'établit aux environs de cinq millions.*

*Seule, une intervention énergique et soutenue des pouvoirs publics et plus particulièrement une action vigoureuse du Ministère de la France d'Outre-mer, peut sauver le documentaire dit colonial.*

*D'une part, il serait donc souhaitable que le Ministère de la France d'Outre-mer usât de son autorité pour faire adopter une série de mesures intéressant le documentaire en général.*

*D'autre part, il serait bon que lui-même, en ce qui touche le documentaire colonial proprement dit, adoptât quelques mesures particulières*

Voici les mesures que notre Compagnie se permet de suggérer :

1<sup>o</sup> En matière de documentaire en général (Direction Générale du Cinéma) :

- Obligation pour les exploitants de faire figurer à chacun de leurs programmes un documentaire représentant environ 20 à 25 % de la durée et de la longueur totales du programme.
- Relèvement de 3 à 5 % du pourcentage de perception réservée audit film de complément (documentaire) sur la recette nette des salles.
- Obligation pour les exploitants de traiter l'achat desdits documentaires au pourcentage ci-dessus fixé et non au forfait.

2<sup>o</sup> En ce qui concerne particulièrement le documentaire dit colonial. Aide aux réalisateurs désireux de tourner dans un des territoires d'outre-mer de l'Union Française par l'obtention de :

- a) Gratuité de voyage pour se rendre dans lesdits territoires, pour eux, leur équipe et leur matériel.
- b) Gratuité et facilité de transport dans le territoire même.
- c) Mise à la disposition des réalisateurs de la figuration nécessaire.
- d) Mise à leur disposition de toute documentation utile.
- e) Aide financière sous forme d'achat d'un nombre important de copies en format réduit (16 mm.) destinées à enrichir la cinémathèque qui est à la disposition des conférenciers et maîtres d'établissements scolaires.
- f) Création d'un Grand Prix annuel du film documentaire d'Outre-mer pour le parer d'un prestige et d'un éclat particulier.

Voici maintenant la lettre d'envoi au Ministre :

MONSIEUR LE MINISTRE,

L'Académie des Sciences Coloniales a l'honneur de vous faire parvenir une note résumant l'importante communication que l'un de ses membres lui a faite sur la Crise du film documentaire colonial lors de sa dernière séance.

L'Académie tient à attirer votre bienveillante attention sur cette note et particulièrement sur les suggestions qu'elle contient in fine et qui, si vous vouliez bien d'une part, les prendre en considération et d'autre part, les appuyer de votre haute autorité, ne manqueraient point d'avoir les plus heureux effets pour l'avenir de ces territoires d'outre-mer de l'Union Française dont les destins demeurent si rudement menacés.

Notre Compagnie reste, bien entendu, à la disposition de vos services pour leur apporter sur cette question tous les compléments d'information comme toute la collaboration que vous estimeriez utile de lui demander, au cas où, comme nous l'espérons, vous jugeriez bon d'entreprendre l'action que nous nous permettons de vous suggérer.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

LE PRÉSIDENT.

Avant de donner la parole à M. Blondel, le Président prie M. Jean d'Esme de donner lecture de la lettre destinée à M. le Ministre de la France d'outre-mer.

M. JEAN D'ESME. — Si vous vous en souvenez, l'Académie des Sciences coloniales nous a chargés la dernière fois, M. Saurin, M. Vatin-Pérignon et moi-même, de rédiger, d'après l'exposé que je vous avais fait, un résumé de cette communication en même temps qu'une lettre d'envoi destinée à le faire parvenir au Ministre de la France d'outre-mer. Voici le résumé de la communication.

*Le cinéma constitue, avec la radio, l'une des armes les plus puissantes dont une nation puisse disposer, à l'époque actuelle, pour sa propagande.*

*Le film documentaire, en particulier, possède, à ce point de vue, une portée et une action infiniment plus étendues et plus efficaces que le livre ou que le journal, lesquels touchent un public beaucoup plus restreint et n'offrent point tout ce que l'image, par sa magie en même temps que par son indéniable réalité, présente de valeur démonstrative.*

*Faire voir a toujours mieux valu que raconter.*

*C'est là une vérité dont les méthodes éducatives n'ont jamais cessé de s'inspirer.*

*En ce qui concerne les territoires d'outre-mer de l'Union Française, cette même vérité s'impose de façon éclatante. Pour combattre la déplorable ignorance et surtout la coupable indifférence qui règnent dans la masse française dès qu'il s'agit de nos possessions d'outre-mer ; pour faire connaître la grande tâche humaine que la France n'a cessé d'accomplir dans ces mêmes territoires, au prix de lourds sacrifices ; pour répondre enfin aux attaques qui, de l'intérieur comme de l'extérieur, s'acharnent contre notre œuvre coloniale passée et présente, rien n'aurait valu, rien ne vaudrait quelques bons films documentaires.*

*Or, et l'on ne peut que constater le fait, le film documentaire en général (et le film documentaire colonial en particulier) a totalement disparu de nos cinémas.*

*Il en a disparu — pour être remplacé par les puérils « Mickey Mouse » et « Donald Duck » d'importation étrangère — parce que sa production est devenue littéralement impossible.*

*Le documentaire « colonial » est, en effet, devenu inrentable étant donné les conditions actuelles d'exploitation qui, une fois déduits les taxes, impôts, frais de copies et de distribution, lui laissent, dans les cas les plus favorables, une rentrée maximum de deux millions cinq cent mille francs. Or, d'après les devis établis aux taux des tarifs syndicaux et en allant à la plus stricte économie, le prix d'établissement d'un documentaire colonial s'établit aux environs de cinq millions.*

*Seule, une intervention énergique et soutenue des pouvoirs publics et plus particulièrement une action vigoureuse du Ministère de la France d'Outre-mer, peut sauver le documentaire dit colonial.*

*D'une part, il serait donc souhaitable que le Ministère de la France d'Outre-mer usât de son autorité pour faire adopter une série de mesures intéressant le documentaire en général.*

*D'autre part, il serait bon que lui-même, en ce qui touche le documentaire colonial proprement dit, adoptât quelques mesures particulières*

Voici les mesures que notre Compagnie se permet de suggérer :

1° En matière de documentaire en général (Direction Générale du Cinéma) :

- Obligation pour les exploitants de faire figurer à chacun de leurs programmes un documentaire représentant environ 20 à 25 % de la durée et de la longueur totales du programme.
- Relèvement de 3 à 5 % du pourcentage de perception réservée audit film de complément (documentaire) sur la recette nette des salles.
- Obligation pour les exploitants de traiter l'achat desdits documentaires au pourcentage ci-dessus fixé et non au forfait.

2° En ce qui concerne particulièrement le documentaire dit colonial. Aide aux réalisateurs désireux de tourner dans un des territoires d'outre-mer de l'Union Française par l'obtention de :

- a) Gratuité de voyage pour se rendre dans lesdits territoires, pour eux, leur équipe et leur matériel.
- b) Gratuité et facilité de transport dans le territoire même.
- c) Mise à la disposition des réalisateurs de la figuration nécessaire.
- d) Mise à leur disposition de toute documentation utile.
- e) Aide financière sous forme d'achat d'un nombre important de copies en format réduit (16 mm.) destinées à enrichir la cinémathèque qui est à la disposition des conférenciers et maîtres d'établissements scolaires.
- f) Création d'un Grand Prix annuel du film documentaire d'Outre-mer pour le parer d'un prestige et d'un éclat particulier.

Voici maintenant la lettre d'envoi au Ministre :

MONSIEUR LE MINISTRE,

L'Académie des Sciences Coloniales a l'honneur de vous faire parvenir une note résumant l'importante communication que l'un de ses membres lui a faite sur la Crise du film documentaire colonial lors de sa dernière séance.

L'Académie tient à attirer votre bienveillante attention sur cette note et particulièrement sur les suggestions qu'elle contient in fine et qui, si vous vouliez bien d'une part, les prendre en considération et d'autre part, les appuyer de votre haute autorité, ne manqueraient point d'avoir les plus heureux effets pour l'avenir de ces territoires d'outre-mer de l'Union Française dont les destins demeurent si rudement menacés.

Notre Compagnie reste, bien entendu, à la disposition de vos services pour leur apporter sur cette question tous les compléments d'information comme toute la collaboration que vous estimeriez utile de lui demander, au cas où, comme nous l'espérons, vous jugeriez bon d'entreprendre l'action que nous nous permettons de vous suggérer.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

LE PRÉSIDENT.

M. LE PRÉSIDENT MICHEL COTE. — Pas d'observation ?

Nous remercions nos confrères et particulièrement M. Jean d'Esme et nous allons envoyer au Ministre de la France d'Outre-mer ce texte et cette lettre.

M. Blondel a la parole pour présenter l'ouvrage *Géologie de l'Afrique*, par M. Raymond Furon, professeur au Muséum.

(Voir le texte de cette présentation page 108).

M. LE PRÉSIDENT MICHEL COTE. — Je donne la parole à M. Grandidier pour la présentation de volumes.

(Voir le texte de cette présentation page 109).

M. LE PRÉSIDENT MICHEL COTE. — Je donne la parole au Général Meynier pour sa communication : *De l'Afrique française à l'Eurafrique Souvenirs du passé-Vues d'avenir*.

(Voir le texte de cette communication page 92).

La séance est levée à 16 h. 40.

L'Académie se forme ensuite en Comité secret.

---

ACADÉMIE  
DES  
SCIENCES COLONIALES

---

SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1950

---

L'EMPIRE AU SERVICE DE LA PATRIE

L'APPORT DES TERRITOIRES D'OUTRE-MER A LA GRANDEUR  
ET AU SALUT DE LA FRANCE

par le Général de Boisboissel

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

Qu'il me soit permis, suivant la formule, pour la première fois que j'ai l'honneur de prendre ici la parole, après tant d'éminents conférenciers, de remercier votre Compagnie de l'honneur qu'elle m'a fait en m'accueillant dans ses rangs. Pour être membre de l'Académie des *Sciences Coloniales*, il semble qu'il faille apporter en dot quelque pratique coloniale, certes, mais tout de même aussi un peu de science... Vous avez bien voulu, Messieurs en ce qui me concerne, assouplir ce dosage, et même vous contenter du premier de ces éléments dans la formule de constitution. J'essaierai de me montrer digne de cette indulgente exception.

Aussi bien ne me suis-je cru autorisé à parler ici que pour y apporter un simple témoignage, le témoignage d'un homme qui a passé outre-mer la plus grande partie de sa vie militaire, qui a eu la bonne fortune de commander à des soldats blancs, à des soldats noirs, à des soldats jaunes, tous Français sous les trois couleurs.

Mon éminent prédécesseur à cette même table, M. le Général Meynier, qui est, lui, un survivant de la grande épopée africaine, et qui porte inscrits dans sa chair les signes sensibles de sa bravoure, vous a dit, il y a deux semaines, ce qu'avait été l'effort français dans la pacification de l'Afrique centrale, la convergence des trois missions au Tchad, — et c'était vraiment là un grand dessein, un dessein impérial — la mise hors de cause définitive du sanguinaire sultan Rabah, un des plus abominables négriers que cette malheureuse Afrique noire ait connus, avec Samory, — ce Samory dont quelques excités mal informés voudraient à présent (je l'ai entendu) faire un héros de l'indépendance « nationale » (1), le premier « résistant » d'A. O. F. Telle est l'aberration à laquelle peut conduire l'esprit sectaire.

Ce que je voudrais souligner ici, ce sont les moyens dont a disposé la France, et singulièrement son armée d'outre-mer, pour arriver à réaliser ces grands desseins nationaux, cette œuvre, moins de conquête que de pacification, ou, si l'on préfère, de conquête aux fins de pacification, et ensuite, aux heures tragiques, pour contribuer à sa défense.

Je voudrais examiner ce qu'ont été ces moyens, en quantité et en qualité ; et vous ne vous étonnerez pas, Messieurs, si j'essaie d'apporter ici l'hommage d'un vieux soldat aux troupiers qu'il a vus à l'œuvre : il n'est pas interdit de prêcher pour son saint, même l'office terminé.

Tout le monde sait que, pour des raisons évidentes, la très grande majorité de nos contingents employés outre-mer était composée d'éléments indigènes. Nous n'avons d'ailleurs fait que suivre là, un exemple, fort ancien, et mon vieil ami, notre confrère, M. Chatelain, ne me démentira pas si je dis que les Romains en Afrique du Nord, ont fait un large emploi de ce que nous appelons aujourd'hui les forces supplétives, c'est-à-dire des éléments autochtones encadrés par des gradés de la métropole. Nous avons été amenés ainsi à créer, en Afrique ou en Asie, un noyau d'armée indigène, qui est devenu, quand notre défense nationale et impériale a été mise en cause, l'ossature d'une force militaire beaucoup plus considérable.

Le public connaît mal l'ordre de grandeur de cet effort humain — je ne parlerai pas de l'apport économique et matériel — que nous avons demandé à nos territoires

d'outre-mer aux heures de grand péril national. Il vaut la peine d'être souligné.

Au cours de la guerre 14-18, l'ensemble des territoires d'outre-mer sous pavillon français, Afrique du Nord incluse, a fourni à l'effort de guerre, y compris la garde de l'Empire, près de 800.000 hommes, tant militaires que travailleurs civils.

Dans ce nombre, l'Afrique du Nord devait entrer pour 270.000 à 300.000 combattants (dont 47.000 pour le Maroc) et 75.000 travailleurs (dont 35.000 pour le Maroc). L'Indochine y figurait pour 50.000 soldats et 50.000 travailleurs, Madagascar pour 41.000 militaires et 5.500 travailleurs, pour une population de 4 millions, la Somalie et l'Océanie ensemble pour 3.500.

Enfin, l'ensemble de l'Afrique Noire (A. O. F. et A. E. F.) entrerait dans le total pour 181.500 soldats, dont 163.000 pour la seule A. O. F.

Au total, en 4 ans de guerre, entre militaires (troupes et services) et travailleurs civils, l'ensemble des *Colonies* — je dis bien : colonies — a levé 381.000 hommes, dont 304.000 envoyés dans la Métropole. Total des indigènes de toutes races : tués en 14-18 : 66.000.

Au cours de la guerre 39-45, autant que l'on puisse faire état de chiffres que la disparition de nombreuses archives laissent approximatifs, le total est plus élevé encore. En juin 1940, l'effectif des indigènes mobilisés, *non comprise* l'Afrique du Nord, atteignait 1/2 million de combattants et travailleurs, sur lesquels l'Afrique noire entrerait encore pour 120.000, l'Indochine pour 90.000, Madagascar pour 34.000 et la Somalie et le Pacifique pour 3.000. Le Maroc, à lui seul, le Maroc qui, vous le savez, a, eu égard au chiffre de sa population, fourni le plus lourd effort de la guerre, a mobilisé en 39-40 15.000 Français et 85.000 Marocains, dont 45.000 furent envoyés en France, et en 42-45, 37.000 Français dont 7.000 évadés de France et 85.000 marocains, dont 75.000 aux Armées. A noter que ces derniers, dont un certain nombre furent mobilisés à deux reprises, étaient des volontaires, puisque le service militaire n'est pas obligatoire pour eux. Trois cents officiers, 3.800 Français et 3.000 Marocains furent tués dans les combats de la Libération. Ces chiffres peuvent paraître à la fois considérables si l'on en considère le total absolu, et relative-

ment faibles, au moins en ce qui concerne l'Afrique noire si on les rapporte à l'étendue de ces régions et à leur population.

Et ici, nous touchons un point délicat, et, pour tout dire, le bord d'une erreur de méthode, ou du moins de calcul, et, si je cours le risque de détruire quelques illusions, j'en demande bien pardon aux victimes. Au pays de Descartes, il ne faut pas laisser subsister certains mirages dont ne saurait s'accommoder une stricte objectivité, et qui peuvent être dangereux pour l'avenir.

On nous a dit, des voix autorisées nous ont dit : la France est un pays de cent millions d'habitants. Nous aimons ces formules concises, mais la réalité vivante ne se laisse pas ainsi enfermer dans la brièveté d'un énoncé de théorème. On nous a aussi appris à l'école qu'il ne faut additionner que des quantités du même ordre, et qu'on ne saurait inclure dans le même total des éléphants et des souris ; ou même la montagne qui donne naissance à celles-ci. Du point de vue de la culture, du rendement au travail, de la valeur militaire, soit technique, soit morale, il est spécieux d'additionner ensemble un marin breton, un légionnaire alsacien, avec un tirailleur bambara de jadis, un goumier méhariste maure et un ouvrier de précision annamite. Erreur de bonne foi, tendance congénitale à une dangereuse généralisation, peut-être, chez certains, calcul intéressé... Quoi qu'il en soit, il faut nous garder de ces formules hâtives, qui ne sont, trop souvent, que des slogans de moindre effort. On a peut-être trop entretenu autrefois dans l'esprit du Français, qui, on peut bien le dire, est beaucoup plus guerrier que militaire et répugne aux servitudes du temps de paix, l'illusion qu'un jour les ressources en hommes de son Empire lui procureraient un allègement de ses charges dans ce domaine. Rome a payé cher cette même illusion ! En tous cas, il est malhonnête de laisser croire aux Français qu'ils disposent outre-mer d'un réservoir d'hommes *inépuisable*. Ces pays ont d'ailleurs à se défendre eux-mêmes.

Si, en un pays vigoureux, prolifique et sain comme le Maroc, et, dans une certaine mesure, l'Algérie, on peut aller loin dans ce que j'oserai appeler la prospection des ressources et dans le recrutement du soldat, il faut, pour l'Afrique noire que je prendrai pour exemple, rester beau-

coup plus prudent. Le Général Mangin dans son livre *La Force Noire* paru en 1910, proposait raisonnablement de recruter par an, en A. O. F., de 7 à 8.000 hommes, tous engagés volontaires et servant 12 ans, ce qui, à la lumière de l'expérience, nous paraît un peu long, car le noir vieillit vite. A la mobilisation, il comptait que nous disposerions, en premier échelon, d'un corps solide et homogène de 40.000 soldats noirs, porté ultérieurement à 120.000 par rappel de réservistes, ce qui, je le dirai tout à l'heure, est plus discutable.

On n'a pas à l'époque voulu adopter les projets Mangin, c'est-à-dire prévoir et préparer. Sous la pression des nécessités de la guerre, à partir de 1915, on a procédé en A. O. F. à des appels hâtifs, désordonnés et beaucoup trop importants : en 1915, 35.000 pour l'A. O. F. et 3.800 pour l'A. E. F. (ce qui est encore raisonnable); en 1916, 52.000 pour l'A. O. F.; en 1918, 63.000 pour l'A. O. F., 14.000 pour l'A. E. F. Je sais bien qu'en cas de péril, on fait flèche de tout bois, mais 63.000 en un an pour une population de 15 millions d'habitants à qui on demande, de surcroît un effort économique important, c'est trop. C'est trop parce que les races noires d'Afrique sont encore déficientes. Un pays comme l'A. O. F. qui, sur une superficie à peu près huit fois égale à celle de la France, nourrit péniblement 15 millions d'habitants, ne peut être un réservoir d'hommes. Une population atteinte depuis des siècles aux sources mêmes de la vie par les guerres intestines, les razzias, la traite, les famines, les terribles endémies coloniales qu'enfin la science française est parvenue à enrayer, sans compter les maladies générales, la sous-alimentation, la mortalité infantile due à des habitudes hygiéniques déplorable, longues à déraciner (sur cent garçons venus au monde, trente-cinq seulement parviennent à l'âge adulte, alors qu'en France ce pourcentage de déchet n'est atteint que vers 70 ans), une population aussi anémique ne peut donner que ce qu'elle a.

Enfin il faut observer que ces races d'A. O. F. ne sont en rien comparables physiquement entre elles, qu'un Gabonais de la forêt équatoriale ne saurait être mis sur le même pied que le grand et vigoureux Sara du Chari, parce que même l'homme de la basse Côte d'Ivoire n'est pas l'équivalent du Bambara soudanais ou du Mossi de la Haute-Volta.

Les fonctions que j'ai eu à remplir au cours de trois séjours en A. O. F. m'ont amené à suivre de très près les questions de recrutement, à assister à ces conseils de révision où la nature physique du candidat-tirailleur se révèle sans voiles. J'ai rarement vu, et je crois être d'accord sur ce point avec tous les médecins coloniaux qui se sont occupés de la question, j'ai rarement vu plus de 2 hommes sur 10, 3 au maximum, vraiment aptes, sans hypocrisie, au service militaire. Les raisons de cet important déchet sont, je l'ai dit, déjà anciennes. Elles tiennent aussi à une alimentation insuffisante en nature et en quantité, et enfin, à ce qui peut être une vue fausse : c'est que l'homme noir se développerait plus vite que le blanc, ce qui, question sexuelle mise à part, ne me paraît pas prouvé sans conteste. Ce qui reste certain, c'est qu'il vieillit beaucoup plus rapidement (le climat tropical use terriblement son homme), et ceci est encore plus vrai du jaune : nous en avons fait l'expérience avec les réservistes autochtones que les nécessités de la guerre nous ont amené à convoquer en 1939. En Indochine nous avons sous-estimé le coefficient de vieillissement de ces races, et ceci, soit dit en passant, joint à d'autres raisons techniques que je ne développerai pas, doit nous rendre sceptiques, ou du moins très prudents dans l'utilisation du réserviste indigène dans nos contingents mobilisés.

Dans les années de paix d'entre-guerres, de paix, hélas, bien précaire et pleines de plus d'illusions que de sens du réel, nous n'avons guère en A. O. F., dépassé le chiffre de 8 à 10.000 hommes comme contingent moyen annuel. Nous retrouvons les chiffres de Mangin. Dix mille hommes pour 15 millions d'habitants, cette proportion appliquée à la France nous aurait donné une modeste « classe de moins de 30.000 soldats. Ceci précisé pour ruiner au passage cette tendancieuse légende d'après laquelle nous aurions épuisé l'Afrique noire et fait une politique de négriers. Les chiffres parlent. J'ajoute qu'aux environs des années 30, ce chiffre de 8 à 10.000 aurait pu, si nous l'avions voulu, être atteint presque en totalité avec les candidats à l'engagement volontaire ou au rengagement, tant la maison avait bonne réputation et la prime d'attrait, et que, d'autre part, ces hommes, plus ou moins malingres quand ils se déshabillaient devant nos médecins au conseil de révision, nous les

renvoyions chez eux, à leur délibération, mesurés, pesés, vaccinés, bien nourris, dégrossis, parlant français, et fiers de la chéchia rouge qu'ils continuaient de porter dans leur villages de la brousse. Voilà les formes de l'esclavage français que certains égarés, ignorants, ingrats ou sectaires, nous ont accusé d'avoir simplement substitué aux cruautés sans nom d'un El Hadj Omar, d'un Samory, d'un Rabah, d'un Behanzin.

Que serait, dans une autre guerre, l'appoint en hommes et en moyens de toute sorte de la partie extérieure de l'Union Française pour la défense de celle-ci ? Je ne m'aventurerai pas à le dire. Aussi bien, tout a changé : les conditions politiques, économiques et peut-être morales, l'échelle des distances et des vitesses, les possibilités de transport, et aussi, il faut y songer, les directions d'attaque possibles et le champ éventuel des opérations. Ceci est une autre histoire, et vous me permettrez de me limiter au vœu raisonnable de voir les consuls veiller.

Je m'excuse, Messieurs, de m'être laissé entraîner sur un terrain technique et d'une aridité toute professionnelle — *trahit sua quemque voluptas* — et je voudrais passer à un aspect plus vivant, plus riche aussi d'enseignements durablement valables, en vous rappelant ce que furent, *en qualité* cette fois, ces combattants issus de l'Empire, — j'entends ici ce mot, désormais hérétique, au sens où l'entendaient les Romains. Quelles preuves de fidélité d'attachement, de bravoure ils nous ont données ; quelle est, de ce chef, notre dette de gratitude envers eux et aussi quelle confiance peut, dans l'avenir, s'appuyer sur de tels précédents ! Aussi bien ne ferai-je ici que m'acquitter, pour ma part, après tant d'autres plus notables, de cette dette envers des hommes à qui je dois les plus beaux moments d'une carrière à présent close, et le bienfait d'avoir, grâce à eux, compris le véritable sens de notre profession.

En essayant de vous silhouetter quelques types de nos soldats de couleur, je me limiterai à l'Afrique noire ; autrement le champ serait trop vaste, disproportionné au temps dont nous disposons pour l'explorer, et peut-être aussi à l'habileté de l'avocat. Dans l'histoire militaire française, quand on parle d'héroïsme, on est tout de suite débordé par l'ampleur du sujet, et il faut tailler dans la gloire.

Gallieni, Lyautey, Archinard, Mangin, Baratier, Gouraud,

Leclerc, ont rendu hommage à ceux que nous continuons d'appeler Sénégalais, terme historique, sinon désormais exact, comme nous disons toujours des cuirassiers, bien qu'ils ne soient plus, du moins hors de leurs chars, habillés de fer antique.

Je n'ai pu résister jadis, au temps où la jeunesse excuse toutes les audaces, au désir de rendre témoignage, par la plume, à ces braves gens sous la forme d'un petit livre de souvenirs, que le général Archinard avait bien voulu préfacer, et qui était intitulé : « *Peaux noires, cœurs de Blancs* », rappelant ainsi ce mot magnifique que le clairon Moro Sidibé, blessé le 30 novembre 1909 au combat d'Achourat, au Sahara soudanais, et sentant la mort toute proche, adressait noblement au lieutenant Morel qui le reconfortait : « Mon lieutenant, moi y a noir, mais, comme toi, y a cœur blanc... » Un mot pour Plutarque ! Et mon vieux sergent Karfa Makassouba, des méharistes soudanais de Tombouctou... En ce temps-là, nous nous croyions obligés de porter le casque, l'ancien casque, dit cloche à melon, même aux méharistes ; en cas de combat contre les Maures, cette coiffure indiscreète leur désignait d'une façon éclatante la cible de choix, le gradé européen. Karfa avait, par fantaisie, arboré lui aussi ce couvre-chef voyant. Il le portait de travers, comme souvent les noirs gênés par les rebords abrupts de cette cloche, et c'était un peu ridicule. Pour ne pas blesser son amour-propre de vieux soldat, j'e lui dis simplement : « Karfa, je ne veux pas que tu portes cette coiffure : quand nous irons nous battre contre les Beïdanes (les Maures), qui visent toujours le casque, ils te tueront, et j'ai besoin de toi ». Et Karfa Makassouba, sergent renagé, fixant sur son lieutenant ses bons yeux francs, de répondre simplement : « Y a bon ! Si *Eux* viser moi, y a pas viser *Toi* ! » — Devant des réponses comme celle-là, même aux Sahariens à peau brûlée, on détourne la tête, l'œil humide...

Au combat de Tin Fezzouane, en mai 1912, Sinamensa Taraoré, des méharistes de Tombouctou, est blessé au pied. L'Officier commande un bond en avant : Sinamensa reste en arrière, un mince filet rouge semble le retenir à terre. « Tu es blessé ? » demande l'Officier. — « Ce n'est, rien, un pied seulement, il m'en reste un, c'est assez pour marcher ! » Et il suit, clopin-clopant. Arrêt, feu, coup de sifflet pour un

deuxième bond en avant. Cette fois, Sinamensa reste couché à terre ; il dispose ses cartouches, cale ses coudes, et continue à tirer. Eh bien, Sinamensa, en avant ! « Mon lieutenant, deux pieds cassés à présent. Mais ma main n'est pas blessée, je peux tirer encore ! » — On dirait du d'Esparbès !

On pourrait multiplier de pareils exemples. Mais il y faudrait un livre d'or grand comme le monde. La guerre de 14-16 en a offert d'admirables, et aussi la campagne du Rif, en 1925-26, où les Sénégalais de Duboin à l'Aloulaï, de Bernez-Cambot au Bibane, de Pol Lapeyre à Beni Derkoul, ont montré comment savent mourir des braves, pavillon haut, ceux dont nous retrouvions ensuite les ossements calcinés, par la grâce du « Libérateur du Maroc ».

Pour rester à une époque plus récente, permettez-moi ici l'évocation d'un souvenir encore proche. Vers la fin de la guerre, je passais en inspection en Guinée Française. A l'arrêt du train à Dabola, tous les anciens tirailleurs, comme d'usage, étaient venus à la gare saluer le grand chef. Il y avait là des vieux au poil gris, à la chéchia délavée, portant fièrement, sur leur vieille vareuse kaki conservée depuis le service, les « bananes » : médaille militaire, médaille coloniale aux agrafes souvent posées la tête en bas, de sorte qu'il fallait lire à l'envers leurs inscriptions périmées. Il y avait aussi des jeunes, permissionnaires ou fraîchement libérés. Il faut dire qu'à cette époque, il nous revenait en A. O. F. des tirailleurs d'obédiences diverses, qui avaient suivi des fanions différents, mais le même drapeau. La fusion n'était pas encore tout à fait consommée. Mais ce fut bientôt fait. Un mot par ci, par là, une question sur les campagnes anciennes, sur la race, le village (à l'aspect des noms et des visages, un africain averti devine immédiatement à quelle race ou pays appartient son homme, et on fait sans peine son petit effet). Les souvenirs s'échangeaient dans la cordialité, les noms des anciens revenaient, plus ou moins déformés. Un vieux chevronné voulait absolument avoir été mon ordonnance en Syrie, où je n'ai jamais mis les pieds, et son imagination était plus forte que ma mémoire, puisque je ne parvenais pas, sans trop insister d'ailleurs, à le dissuader. Tous ces braves gens criaient : « Vive la France, nous sommes Français ! » Jusque-là, rien de particulier, un fait banal de service cou-

rant, du métier... Seulement, il y a dans cette petite histoire un détail supplémentaire : un autre témoin de la scène. C'était un publiciste anglais, qui m'avait demandé l'hospitalité dans mon beau wagon spécial, et, sur le quai de la petite gare, regardait curieusement le tableau. Il avait peut-être eu quelques idées préconçues. Quand le train repartit, il me dit : « Général, je n'ai rien vu de plus émouvant que cette scène. Ces gens-là, tirailleurs d'hier ou d'aujourd'hui, comme ils aiment la France ! J'ai compris maintenant la force de votre Empire ! ». Et l'on songe à cette appréciation de l'Allemand Sieburg, qui, lui, n'était pas un allié : « Leur grande victoire, les soldats Français l'ont remportée dans le cœur des indigènes : ils sont devenus leurs guides. »

Oui, cette fidélité du souvenir est chose bien touchante chez nos Africains. Le général Réquin, qui, comme vous le savez, est le neveu du grand Archinard, me rappelait tout dernièrement ce trait : étant en voyage au Soudan, en 1932, il rencontra un homme qui appartenait, je crois, à une famille contre laquelle le grand colonial avait eu à lutter, jadis, pour pacifier son Soudan. Cet homme allait, répétant partout : « Le général Réquin est là : Archinard, est revenu ! » Archinard son grand-père l'avait peut-être à peine connu !

Cette guerre-ci n'a pas vu se démentir la vaillance de nos contingents *coloniaux* — et de ce mot glorieux, aujourd'hui honni, *coloniaux*, laissez-moi pieusement recouvrir leurs cadavres comme d'un linceul immaculé. Les Sénégalais d'abord, toujours à l'honneur. Il y en avait à Mourzouk, à Koufra, en Ethiopie, à Bir-Hakeim, et ils formaient l'ossature de cette colonne Leclerc qu'une randonnée de légende mena, à travers le désert, du Tchad à la Méditerranée. Il y en eut dans la 1<sup>re</sup> armée du Général de Lattre, il y en avait déjà dans les batailles sans illusions de 1940. En 1941, à Lyon, dans le faubourg de Vaise, à l'origine du chemin rocailleux qui monte au fort de la Duchère, on pouvait lire, gravée grossièrement sur une mauvaise planche, cette inscription sommaire, magnifique dans sa concision spartiate, que, depuis, une formule plus classique a remplacée sans la valoir : « Ici, le 20 juin 1940, ont été fusillés par les Allemands 19 Tirailleurs Sénégalais, *pour avoir par ordre, essayé d'arrêter une armée !* » Il n'y a rien de plus beau sur

les marbres de nos monuments officiels. Et l'on se demande vraiment pourquoi nous nous croyons encore obligés d'aller chercher dans Plutarque ou dans le *De Viris* des leçons de bravoure et des maîtres d'héroïsme comme Mucius Scaevola ou autres Cynégire... Ils sont là, nos héros à nous; nous avons touché leur main sanglante et fidèle.

Et il faudrait, sur une autre face du tryptique, montrer également l'épopée des Indochinois, celle des Nords-Africains combattants des jours désespérés de mai 40, de la campagne de Tunisie, poitrine nue, ou peu s'en fallait, devant les chars de Kesselring et de Rommel, l'épopée étourdissante des hommes de Leclerc, du Tchad à la Méditerranée, de la campagne d'Italie, où trois divisions sur 8 étaient composées de Marocains, de la campagne de France enfin, qui mêla le sang et la gloire de tous les soldats de la France. Mais il y faudrait plutôt des clairons des grandes parades que la voix sans portée d'un modeste retraité.

Quel est donc, et c'est par là que je terminerai cette trop longue esquisse de l'apport de la France d'outre-mer à la grandeur et au salut de la France, quel est donc le secret de la recette par quoi un pays comme le nôtre, plus soucieux, souvent, d'idéal qu'occupé d'intérêts matériels a pu, avec des moyens peu puissants, peu violents, en tous cas, obtenir de ceux qu'on appelait jadis ses sujets, et dont on voudrait à présent faire croire qu'ils ont été des opprimés de pareilles preuves de dévouement, un tel potentiel d'héroïsme, un effort quantitatif de cette ampleur ?

Certes, je sortirais de mon sujet, et de ma compétence, en essayant d'analyser ici nos méthodes d'action d'outre-mer. Mais je crois que nous serons tous d'accord en recherchant dans ces racines spirituelles l'explication d'une pareille réussite.

C'est une chose, je crois, très digne de remarque, et c'est une rare fortune aussi, que cette aptitude traditionnelle de la France à projeter en quelque sorte hors d'elle-même des êtres d'élite, foyers d'ardent rayonnement, apôtres sans fanatisme et missionnaires de générosité, magnifiques « colons spirituels » de ses possessions extérieures. D'autres peuples ont tiré un profit plus substantiel de colonies plus homogènes, un intérêt plus élevé du capital engagé, ont été de meilleurs marchands, ou des bour-

siers plus avisés, peut-être simplement des maîtres plus durs. Il se peut que la France ait donné à son « Empire » plus qu'elle n'en a reçu elle-même, encore que, nous venons de le voir, aux heures de l'extrême péril, ses soldats soient venus en grand nombre défendre, avec quelle vaillance, le sol national de leurs soi-disant oppresseurs. Il se peut, oui... Ces âpres arithmétiques ne sont point trop son fait. La plaigne qui voudra, l'imite qui saura... A tout prendre, si l'on tient à un bilan, nous savons maintenant ce que fut l'apport de l'Empire. Nous avons là tout à la fois notre justification et notre récompense.

Conquérants, et nous l'avons été, pourquoi nous reproche-t-on notre conquête? Un Gallieni, un Lyautey, un Foucauld, un Laperrine, un Brazza en Afrique, un Pavie en Indochine, ont été d'abord et surtout des conquérants d'âmes. Et voilà, devant toutes les commissions d'enquête, internationales ou autres, qui découvrent tout à coup l'œuvre française et nous en demande raison, voilà la meilleure justification des mandats que nous nous sommes donnés ou que nous avons reçus en charge. Le coq gaulois a gratté le sable? C'est possible. Mais ce sable dédaigné recèle le germe de moissons magnifiques, nourriture divine des âmes élues.

La vie d'un Gallieni, d'un Lyautey, d'un Brazza, la mort d'un Bournazel, d'un Lapeyre, d'un Le Cocq, d'un Leclerc, portent en elles la vertu d'un incomparable exemple. S'il est vrai que l'homme ne se grandit qu'en souffrant et en se donnant, des *colonialistes* de l'époque héroïque nous ont laissé une inoubliable leçon. Aux jeunes qui ont fait notre relève à se fortifier de ces nourritures-là... Et ceci donne je crois, son vrai caractère à une œuvre française, dont des hommes comme Foucauld ou Brazza — bienheureux les pacifiques! — ont été parmi les pionniers les plus efficients.

Si par un heureux et rare retour des choses, l'Empire a payé sa dette à la Métropole en servant de premier bastion à la résistance et de tremplin à la libération, c'est parce qu'au-dessus des facteurs géographiques, économiques, politiques, un élément humain, un élément d'ordre moral a dominé la matière : la fidélité de ses enfants lointains, quelle que fût leur origine, à la Patrie en péril de mort. En retournant un mot célèbre, caractéristique de la

légèreté d'une époque, on peut dire que les dépendances ont contribué à sauver la maison de l'incendie total. « Nous voulons rester Français » criaient les indigènes au Général de Gaulle arrivant à Brazzaville, le 24 octobre 1940. Rester Français : ils ne voulaient pas connaître d'autre obéissance...

Preuve que toute conquête n'est pas nécessairement génératrice de haines, quand elle rompt plus de chaînes qu'elle n'en forge. « Un pays, disait Michelet, est grand par sa valeur d'humanité ». A ce compte, la France a donné la mesure de sa grandeur.

Aussi ne puis-je mieux faire, Messieurs, pour m'en faire pardonner la longueur, que clore cet exposé en le mettant sous le signe de l'inoubliable Lyautey, dont l'esprit, parmi nous, demeure et commande encore, et dont le rayonnement couvre toute notre époque, en rappelant cette pensée qui caractérise et résume toute sa méthode, et explique ses étonnantes réussites :

*« Rien de vraiment grand ne se fait sans une parcelle d'amour ».*

---

## PRÉSENTATION D'OUVRAGES

---

M. DANIEL SERRUYS (1). — René Grousset : *Figures de Proue*. Ce livre fait suite à *Bilan de l'histoire*, mais tandis que *Bilan de l'histoire* était une suite de grandes synthèses confrontant les événements ou les idées qui ont dominé les civilisations de l'Europe et de l'Asie, *Figures de Proue* introduit dans la philosophie de l'histoire le facteur individuel.

Face à l'interprétation marxiste de l'histoire qui attribue le développement et les rapports des peuples au déplacement de forces économiques et sociales, René Grousset affirme, par une série d'évocations éclatantes, qu'il est « dans l'histoire, de grandes heures où l'humanité (du moins dans ses ailes marchantes) a fait halte en s'interrogeant sur la route à suivre » et qu'en « de pareils instants se sont révélés des hommes-chefs qui, profitant du flottement de la troupe qui les suivait, répondant à sa muette interrogation, l'ont entraînée sur de nouveaux versants et ont engagé, irrévocablement, souvent pour des siècles, le destin des hommes ». Le rôle de ces hommes-chefs n'en est pas moins dû à la complicité des circonstances. On le voit, dit-il, « lorsque la conjoncture ayant changé, l'homme de génie agit à contre-courant, raisonne à contre-histoire. L'histoire alors le récuse et il se trouve brusquement rejeté hors d'époque, devenu étranger à son pays comme à son temps ».

Périclès, Alexandre, César, Charlemagne, Frédéric Barberousse et Frédéric de Hohenstaufen, Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon, Bismarck, sont des figures de proue qui ont marqué la direction du destin, d'abord des peuples méditerranéens, puis de l'Europe. René Grousset définit leurs natures, leurs dons et leurs déficiences, leurs choix et leurs renoncements, l'empreinte qu'ils ont infligée à leur siècle et parfois aux siècles ultérieurs, avec une vue dominante autant qu'analytique, un foisonnement d'idées et une somptuosité de verbe, qui fait de *Figures de proue* l'un de ses livres les plus éclatants.

Périclès, c'est la glorification d'Athènes, délivrée du péril médique, mais tournée vers l'hégémonie de l'Hellade. Le résultat sera la guerre du Péloponèse, ouvrant l'ère des guerres fra-

---

(1) Ce compte rendu avait été rédigé par notre très regretté confrère peu de temps avant sa mort — c'est peut-être sa dernière œuvre, sa famille l'ayant trouvée sur sa table de travail, a bien voulu nous la remettre ; ce n'est pas sans émotion que nous la publions ici.

tricides et des dominations précaires de Sparte et de Thèbes, jusqu'à la disparition des libertés helléniques dans l'immense brassage de peuples qu'inaugure la suprématie macédonienne.

Alexandre, c'est non seulement la revanche de la Grécité sur l'Orient, et l'expansion de l'Hellénisme jusqu'à l'Est Iranien, la Bactriane, la Sogdiane et le Ferghana : « ligne Maginot » établie au delà de l'Indus, mais c'est aussi, par la démesure de cet empire, l'affrontement inévitable de l'Asie avec le monde méditerranéen. En même temps, la croyance d'Alexandre à sa descendance divine marque le commencement de cette période où, la mystique de l'Asie envahissant la civilisation méditerranéenne, les Séleucides comme les Lagides, les empereurs romains, comme les Orientaux, proclameront et pratiqueront la monarchie des souverains divinisés : la théomonarchie.

C'est par là que l'épopée d'Alexandre déterminera le destin de César, Romain hellénisé dès l'enfance et entraîné dans l'asiatisation par ses conquêtes, sa passion pour Cléopâtre et la foi que peu à peu il conçoit et propage dans sa divinité impériale. César, « à l'instant décisif de l'histoire du vieux monde, a été lui-même, en toute conscience de son rôle et de ses buts, l'homme décisif ».

A son avènement, Rome était une municipalité monopolisée par 200 familles sénatoriales et vouée à l'instabilité politique et sociale par l'annualité de ces magistratures et la dualité du pouvoir consulaire, alors que lui incombait la gestion d'un empire que ses légions lui avaient soumis sur trois continents.

A la fin de son règne, la Gaule est conquise, la Germanie arrêtée sur le Rhin et la domination de Rome s'étend sur tout le monde hellénique, l'Égypte et le Pont-Euxin. Mais surtout la citoyenneté romaine a été étendue à toute l'Italie : l'administration de Rome, arrachée à l'oligarchie, instaure dans cet immense empire, avec le droit romain, la paix romaine. Toute cette œuvre est néanmoins vouée à des remous quadricentennaires et à un effondrement final, parce que César a fondé sa dictature sur la fidélité des légions, a cru, comme Alexandre, à son ascendance divine et a, comme lui, institué, par mimétisme de l'Orient, le régime de la théomonarchie. Ainsi, la présomption de l'hybris trouve toujours tôt ou tard la sanction de Némésis.

René Grousset prolonge jusqu'à l'Empire de Charlemagne, et même jusqu'à celui de Charles-Quint, les conséquences des conceptions et des méthodes césariennes.

Charlemagne annexe à la France les territoires européens jusqu'à la Bavière, la Saxe et même la Hongrie des Avars. Il reçoit, en vertu du troc conclu entre son père Pépin et Étienne II, le sacre impérial, sans d'ailleurs, à ce qu'il semble,

s'être soucié des dangers de la dignité qui lui était ainsi conférée.

Mais dans cette Germanie qu'il a regroupée face à l'illusoire empire de Lothaire, ses successeurs demeureront hantés par la puissance impériale et la reconquête de l'hégémonie sur l'Occident. Frédéric Barberousse et Frédéric II de Hohenstaufen y emploieront leur génie et y perdront, l'un sa dignité, l'autre sa puissance. Enfin, Charles-Quint lui-même, ne se résignera à l'abandon de leur rêve que lorsque, impuissant à s'assurer la tombe de ses aïeux à la Chartreuse de Champmol, il choisira comme tombeau la thébaïde de Yuste.

C'est encore la sanction de la démesure qui frappera la destinée française pendant le règne de Louis XIV, que René Grousset considère plutôt comme le descendant des Habsbourg que comme celui d'Henri IV —, et pendant l'épopée de Napoléon. La réprobation et la vindicte de l'Europe coalisée, qu'avaient suscitées les entreprises de Louis XIV contre la Hollande, le Palatinat et l'Espagne et qui avaient couvé dans l'intervalle, se sont rallumées dès la rupture de la paix d'Amiens.

Enfin, terminant la série des figures de proue européennes, Bismarck apparaît comme le génie malfaisant qui a continué à exploiter contre la France les fautes de l'absolutisme de Louis XIV et de l'aventure attentatoire de Napoléon. Lui aussi a provoqué, par la démesure qui lui avait fait annexer l'Alsace, la sanction des deux guerres mondiales.

Ainsi, René Grousset s'est plu à « surpenser » l'histoire. Partant de monographies récentes ou de synthèses antérieures, du livre de Mlle Deltour sur Périclès, de Radet sur Alexandre, de Carcopino sur César, de Louis Halphen et de Joseph Calmette sur Charlemagne, de Babelon sur Charles-Quint, il dégage les origines les plus lointaines et les résonances les plus tardives des choix et des exploits d'hommes qui ont orienté ou dévié le cours de l'histoire. Par delà les siècles et les continents, il noue les similitudes et affronte les contrastes. Il projette le présent le plus immédiat sur le passé le plus aboli, à la recherche de ce que l'on pourrait appeler les constantes et les variables du génie et du sort des Héros.

Il s'agit, comme on l'a vu, d'une démonstration. Elle ne pouvait être complète. Entre César et Charlemagne, on ne peut s'empêcher d'évoquer Constantin qui, promu par l'Eglise, reconstitue l'Empire et donne à la Chrétienté son statut politique ; à Théodose qui scinde l'Empire et ne lui laisse comme lien que l'identité des codes et l'analogie des administrations ; à Justinien qui le reconstruit en Asie, en Afrique, en Italie, où il fonde l'exarchat dont Pépin le Bref fera donation au Pape.

Et de même à l'époque moderne, on s'étonne de l'omission

délibérée des figures de proue qui ont dirigé le destin de l'Angleterre vers la maîtrise de la mer, qu'elle a détenue pendant trois siècles, et vers la conquête d'un empire étendu sur cinq continents, ou celui des Etats-Unis, dont Washington et Jefferson, Monroë et John Hay, Wilson et les deux Roosevelt, ont défini les idéaux, jeté au creuset d'institutions démocratiques les apports successifs et hétérogènes de l'immigration et porté jusqu'au pinacle où elle culmine la puissance économique et politique de leur patrie.

La philosophie de l'histoire, telle que la pratique notre confrère, se complait d'ailleurs parfois à ce que nous pourrions appeler « le possibilisme historique ». Qu'aurait été le sort de l'Occident si Charlemagne se fut laissé entraîner vers Byzance ? Qu'eût été le destin du monde si Napoléon, abandonnant le siège de Saint-Jean-d'Acre, se fut dirigé, comme Alexandre, vers l'Inde, où déjà il s'était préparé des relais et des complications ?

Mais ce qu'il faut surtout signaler à notre Académie, c'est l'obsession qu'a René Grousset du rôle missionnaire de l'Europe et de l'importance dans le devenir des nations européennes de la colonisation réalisée ou manquée. Il n'est pas surprenant qu'historien des Croisades, il déclare que c'est l'honneur de Frédéric II de Hohenstaufen, héritier des Normands de Sicile, d'avoir par son alliance avec le Khédive d'Egypte, courageusement « envisagé un solide front franco-arabe » contre le retour possible des envahisseurs iraniens et de la Russie. Il note que les débarquements de Charles-Quint en Afrique du Nord ont « établi un lien entre les vieilles croisades et notre moderne conquête de l'Algérie » et « qu'avant que nous pensions à projeter notre Provence sur notre vis-à-vis d'Afrique mineure, Charles-Quint a songé à y débarquer son Andalousie, mais c'est surtout à propos du règne de Louis XIV que René Grousset pose le problème colonial.

C'est que Louis XIV, alors que l'heure de la France sonnait au cadran de l'Histoire, et qu'il pouvait selon les conseils de Colbert, prendre la tête de l'expansion européenne et s'élancer à la conquête de l'Orient ou des Amériques, céda à son tempérament de Habsbourgeois et préféra achever le pré Carré de ses prédécesseurs.

René Grousset évoque à ce propos le mémoire que Leibniz adresse au roi en 1672 et où il déclare « Pour la prédominance politique, les victoires continentales n'ont pas une importance décisive. Mais que la France devienne maîtresse de la mer et elle dominera le Monde. Est-ce que l'Autriche, l'Espagne, la Hollande, compteront alors ? » Il propose donc à Louis XIV de coloniser l'Afrique du Nord, d'occuper les Echelles du Levant,

surtout de conquérir l'Égypte et de creuser le Canal de Suez, et René Grousset de conclure : « Si le fils d'Anne d'Autriche avait eu assez d'avenir dans l'esprit pour comprendre le génie de Leibniz, le français au lieu de l'anglais serait peut-être aujourd'hui la langue de l'Amérique du Nord, la langue des affaires aux Indes et en Extrême-Orient. Ce que le philosophe chrétien proposait à Louis XIV, ce n'était rien moins que l'Empire du Monde. »

Louis XIV, pour avoir refusé ce plan de l'expansion française, s'attire de la part de l'auteur de « *Figures de Proue* », une animadversion implacable. Même l'éclat qu'il assura au rayonnement de notre pays lui en devient suspect. Ne va-t-il pas jusqu'à dire que « sinon Versailles, du moins la localisation de Versailles nous a peut-être coûté et un avenir et un continent ? Certes, les moyens — véritables attentats contre le droit international — que Louis XIV mit en œuvre pour poursuivre sa politique continentale, ont une large part dans cette réprobation, notamment le bombardement de Gênes qui violente une république neutre et inoffensive et qui mérite autant d'indignation que celui de Corfou par Mussolini et les atroces et méthodiques destructions du Palatinat « qui préfigurent les pratiques de terre brûlée généralisées depuis 1940 ». Mais surtout la répercussion qu'exerça sur l'expansion coloniale de la France les griefs de l'Europe, impressionne René Grousset. « Chaque fois, dit-il, que quelque Frontenac ou quelque Dupleix tenteront d'élargir la France extérieure, on verra surgir en Europe quelque coalition anglo-germanique qui retiendra sur le Rhin le meilleur de nos forces, Louis XIV, à cet égard, est déjà Napoléon. »

Quant à celui-ci, c'est son rêve oriental qui lui fait manquer l'heure française, passant pour la seconde fois au cadran de l'histoire. René Grousset définit en ces termes l'heure qui sonne en 1802 : « A défaut des mirages entretenus en 1799 sur les traces d'Alexandre, il y avait pour lui à reprendre l'œuvre des grands réalistes qu'avaient été depuis le xviii<sup>e</sup> siècle, nos pionniers, nos coloniaux et nos missionnaires. Et lors de la paix d'Amiens, c'était bien ainsi que semblait l'entendre Bonaparte. Il réparait toutes les fautes du règne de Louis XIV. Il se faisait rétrocéder par les Espagnols la Louisiane. Il envoyait le général Decaen administrer dans l'Océan Indien une circonscription, étendue de l'île Bourbon à Pondichéry ». Le Général Leclerc irait pacifier Saint-Domingue et Bonaparte lui-même pouvait et comptait soumettre, avec un corps de 20.000 hommes, Algérie, Tunisie et Maroc. Mais, successeur prétendu de Charlemagne, il veut dominer l'Europe. « Comme plus tard Hitler — (je cite) — Napoléon est condamné à la guerre forcée, à la

victoire obligatoire à perpétuité ». La perte durable de l'influence française dans le monde a été la rançon de l'éphémère hégémonie napoléonienne en Europe. « Le Général Decaen, précurseur de Gallieni, s'apprêtait à nous donner une Inde nouvelle dans les eaux de Madagascar. D'autres Indes françaises s'ébauchaient en Indochine avec les derniers compagnons de l'évêque d'Adran ». « Par l'abandon de la Louisiane, que recouvre aujourd'hui le territoire des Etats-Unis, Napoléon est à l'origine de la grandeur américaine comme, en Europe, de la grandeur anglaise, allemande et russe. »

Après ces réquisitoires, on eût sans doute aimé l'évocation de quelques autres figures de proue : Jules Ferry, Delcassé, Gallieni et Lyautey, Laperrine et le P. de Foucauld, fondateurs du troisième empire français.

Le livre de René Grousset se termine par deux figures de proue, fondateurs d'empires asiatiques, celui de Koulibai en Chine et celui d'Akbar dans l'Inde. A ce propos, M. René Grousset rappelle le règne d'Aurengzeb, auquel MM. René Bouvier et Maynial ont consacré une magnifique étude.

Ce sont deux exemples de cette sagesse asiatique qui tend au syncrétisme des religions et des civilisations, où René Grousset veut voir ce qu'il appelle la clôture de l'histoire.

« Clore l'histoire — c'est le titre de son dernier chapitre — c'est mettre fin au rôle des héros », aux forces qu'ils déchaînent, guerres, révolutions, messianismes sociaux et millénarismes idéologiques. » C'est tendre et aboutir à l'unification morale de la planète et à l'accession de l'humanité entière, vers cette « noosphère ou sphère de l'esprit », que le Père Teilhard de Chardin propose comme couronnement de la biosphère ou sphère de la vie.

Ainsi se termine la grande fresque tracée par René Grousset. Toute empreinte de pessimisme de fatalisme, elle s'éclaire aussi dans ses dernières pages d'une lueur d'espérance. Elle est haute en couleur et la générosité de ses tons s'accroît parfois jusqu'à un accord quelque peu agressif. Elle est ferme de dessin et la fougue de sa construction fait éclater souvent le cadre des événements. Au lieu de chercher à la satisfaire, elle tend à provoquer la pensée. Enfin, par la virtuosité de sa composition et l'éclat de sa forme, elle pose le troublant problème de savoir si la philosophie de l'histoire ne relève pas autant de la création artistique que de la recherche scientifique. Ce problème a été souvent posé par Arnold Toynbee au cours d'une œuvre imposante. L'histoire, dit-il, est une forme particulière de compréhension et d'expression... la ligne de démarcation entre le réel et l'imaginaire n'a pas été tracée. Le simple fait de choisir, d'arranger, de présenter les faits constitue une technique qui

appartient au domaine de la fiction. C'est là, le grief qu'articulait avec trop de sévérité, Paul Valéry dans ses critiques répétées au sujet de la valeur scientifique de l'histoire. Mais il ne pouvait nier la synthèse de l'art et de la science dans l'évocation historique ; n'a-t-il pas esquissé lui-même une théorie de la connaissance à propos de l'art de Léonard de Vinci.

M. LOUIS CHATELAIN dépose sur le bureau de l'Académie diverses brochures qui ont pour auteur le Docteur Herber, de Sète, récemment nommé Correspondant.

La plupart de ces articles ou communications sont consacrés à l'ethnographie et au folk-lore du Maroc, principalement à la région de Meknès, aux tatouages et à la droiterie.

L'une de ces études contient une très intéressante lettre du R. P. Charles de Foucauld en réponse à une demande de renseignements formulée par le Docteur Herber.

GOUV. E. FRANÇOIS. — Au cours de l'une de vos précédentes séances il vous a été présenté un ouvrage traitant de l'Inde et de la vie de ses peuples. La lecture de ce compte rendu m'a conduit à faire offrir à la bibliothèque de l'Académie un travail récemment paru : *Approches de l'Inde* que l'éditeur les « Cahiers du sud » vous remet volontiers.

L'Inde vient de vivre une révolution. Elle a pacifiquement conquis son indépendance. Ses conducteurs veulent la doter d'un système démocratique.

Ce programme peut-il être réalisé au profit de centaines de milliers d'hommes soumis aux règles d'une morale inscrite en une tradition transmise depuis le fond des âges de l'humanité ? Les courants religieux se sont greffés sur cette tradition, mais ne l'ont pas altérée. Cinq Veda, en quelque sorte cinq livres du savoir ont contenu jusqu'à ce jour la science, la loi, l'expression de la pensée hindoue. Ce condensé, alourdi d'images énigmatiques suffira-t-il à former des citoyens détenteurs d'une parcelle de la souveraineté nationale ?

Les occidentaux doivent consentir l'effort qui leur fera découvrir les bases de la formation spirituelle des foules de l'Hindoustan. Ce pouvoir s'impose à l'heure où les chefs politiques de l'Inde prétendent non seulement à gouverner leur pays, sans tutelle étrangère, mais encore à prendre la direction du monde asiatique. Peut-on jurer qu'ils ne rêvent pas d'étendre leurs disciplines hors de l'Asie ?

*Approches de l'Inde* nous apporte des lumières sur l'âme hindoue, sa culture, sinon sur ses tendances. Jacques Masui, hindouiste distingué a groupé des spécialistes français et étrangers, et parmi ceux-ci plusieurs hindous, dont Coomaraswamy et

Sri Aurobindo, pour montrer les aspects divers et la profondeur de la pensée hindoue. Dès la première page, Masui a dressé un tableau synoptique de la tradition hindoue et des étapes de son développement. Ses collaborateurs ont commenté la méthode de la connaissance védantique, la clef du Véda, l'initiation à la mythologie hindoue.

Dans le domaine de l'interprétation, des travaux particuliers expose la place du temps et de l'espace dans la pensée des peuples de l'Inde ; de l'art poétique, de la psychothérapeutique, du fondement religieux des formes de la société indienne, des apports de l'Inde aux sciences et arts, en particulier aux mathématiques, à la musique, à la danse. Enfin, les perspectives de la grammaire sanscrite sont évoquées. Un dernier chapitre étudie ce que l'Occident doit à l'Hindouisme.

J'estime qu'une actualité brûlante justifie la lecture de ce livre. La brusque évolution du monde hindou doit être suivie attentivement.

L'un des auteurs d'*Approche de l'Inde*, M. Alain Daniélou, fixé à Bénarès depuis quinze années a écrit en sa conclusion « qu'il était impossible d'exercer une emprise sur la pensée des Hindous si ce n'est dans le sens même de cette pensée ». Cette obligation complique une tâche déjà complexe et dangereuse en elle-même : comment construire une démocratie au travers des murailles des castes ?

M. MAURICE MERCIER attire l'attention de l'Académie sur un article que notre confrère M. Luc Durand-Réville vient de publier dans *Hommes et Mondes* sous le titre *La Voie périlleuse* et où il traite de la question du Fezzan à propos des récentes décisions de Lake Success. Il rappelle par ordre chronologique les interventions auprès du Gouvernement que les groupements qui s'intéressent à la France d'outre-mer et en particulier notre Compagnie ont engagées et les résultats obtenus. En terminant son exposé, il lit quelques passages caractéristiques de l'article de M. Durand-Réville.

M. G. GRANDIDIER. — Dans une conférence faite le 6 octobre 1949 à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, notre confrère M. F. Blondel a étudié le *Développement économique de l'Afrique du Nord* : c'est une très utile mise à jour de la question qui est exposé avec compétence et clarté. Nous remercions M. Blondel d'en avoir remis un exemplaire à notre bibliothèque.

Sous le titre *L'Amitié sur la Route*, M. du Bus de Warnaffe, publie un véritable bréviaire de l'amitié dont les termes ont

été recueillis au cours d'un pèlerinage de quelque 40.000 kilomètres parmi les gens les plus divers et en particulier dans les pays musulmans pour lesquels l'auteur a une indiscutable prédilection. « La route est bonne à l'amitié ». « Les Musulmans n'ont pas toujours tort, ni les roumis toujours raison ! » Telles sont deux des sentences si vraies et si profondes cueillies au hasard dans ce livre de pensées qui méritent d'être méditées.

D'une conversation avec le Vicaire Apostolique du Sahara, retenons ces phrases; il s'agit ici de l'Algérie : « Sans l'amour intime des Français pour les indigènes rien d'essentiel ne s'accomplira ici... Que l'on s'acharne à aider les Algériens à sortir de leur vie précaire, par tous les moyens possibles, l'Algérie n'est pas plus française qu'elle n'est arabe, elle est franco-arabe... C'est dans l'union des uns et des autres que se trouve, à ses yeux, la solution la plus favorable au grand nombre.

*La Région agricole de Sidi-bel-Abbès* dont l'auteur est M. Georges Reult est un ouvrage documenté qui doit être lu et étudié par tous ceux qu'ils soient de la ville ou du bled à qui les questions rurales sont familières.

La riche plaine de Sidi-bel-Abbès est devenue au cours du siècle écoulé un facteur prépondérant dans le développement de l'Oranie. M. Reult montre à quelles alternatives les colons dont les premiers se sont installés vers 1850 ont été soumis, se trouvant aux prises avec un climat brutal, une pluviométrie relativement faible, un sol pas toujours très fertile ; divers changements de périodicité dans l'assolement, puis l'adoption d'un système de culture des céréales en terrain sec, système vulgarisé aujourd'hui sous le nom de Dry Farming ou d'arido-culture, permit d'améliorer les rendements que l'emploi des engrais, des superphosphates augmente encore ; puis ce fut le tour de la vigne qui apporta, pour un temps, la sécurité et la stabilité à l'agriculture Bel-Abbesienne.

Cette situation prospère d'avant-garde valut à la région une réputation enviée, mais entraîna aussi des inconvénients sérieux. Le bilan dressé par M. Reult est, malgré tout assez rassurant, mais il ne cèle pas que les facteurs négatifs doivent être examinés de très près, l'appauvrissement des sols a tendance à prendre une grande importance. Dans son programme de mise en valeur, le maintien de la fertilité, dit l'auteur, et la défense contre l'érosion doivent être au premier rang de nos préoccupations.

*Tana-Journal* qui occupe une place de premier rang dans la presse de Tananarive publie un recueil trimestriel de grand format consacré à *Entreprises et Produits de Madagascar*. Luxueu-

sement édité, avec de forts belles photographies le premier numéro débute par une préface de M. Georges Duhamel et contient une série d'articles très intéressants tant au point de vue pittoresque que scientifique et économique ; signalons entre autre, l'un consacré au Charme de l'île, un autre au plan d'équipement, un autre encore qui traite des propriétés physiques du quartz piézo-électrique, un autre encore qui montre l'avenir de la région du lac Alaotra..., etc.

Le second numéro, alors que le premier s'était fixé avant tout comme objet de dresser un bilan de l'économie de Madagascar est presque entièrement consacré à l'industrie féculière traitant de la plante, le manioc, et des améliorations à apporter à sa culture. La fabrication longue et délicate du tapioca est étudiée dans un chapitre où sont envisagées toutes les modalités industrielles du traitement de ce produit. La deuxième partie de ce même numéro expose l'œuvre de la France à Madagascar, l'Assistance médicale indigène et la victoire sur la peste obtenue par les D<sup>rs</sup> Girard et Robic.

Mme FOLMER. — Dans la collection « Terres lointaines » M. J. Bourgeau nous présente un excellent document sur *La France du Pacifique* : Nouvelle Calédonie et dépendances, Wallis et Futuna, Nouvelles Hébrides et Etablissements français de l'Océanie.

Pressentie par Bougainville en 1769, et découverte par James Cook en 1774, la Nouvelle Calédonie semblait devoir rester à peu près méconnue des Européens jusqu'en 1785, date à laquelle Louis XVI chargea le Capitaine de La Pérouse et le Vicomte de Langle d'explorer plus parfaitement les côtes de la grande île. On sait le sort tragique qui fut réservé à l'expédition dont on ne retrouva les restes qu'en 1827 sur les récifs de Vanikoro.

En 1843, la France envoie sa première mission composée de Mgr Douarre et des R. P. Rougeron et Viard. Jusqu'en 1851, les tentatives d'établissements de nos missionnaires connaîtront les pires difficultés et ne pourront se maintenir que sous la protection de notre drapeau. C'est dans cette intention que Février-Despointe prendra officiellement possession de l'île et de ses dépendances en 1853. Rattachée aux établissements français d'Océanie la Nouvelle Calédonie n'en sera séparée qu'en 1860.

Les îles Futuna et Wallis découvertes par les hollandais Lemaire et Shouten et l'anglais Wallis furent évangélisées ensuite par les missions catholiques. Sous l'influence du R. P. Bataillon, le Roi des Wallis fit une demande de protectorat dès 1842.

La situation des Nouvelles Hébrides visitées par Bougainville,

Cook, La Pérouse, Dumont d'Urville, repaire des trafiquants, des déserteurs et des évadés du bagne de Nouméa, peuplées d'esclaves recrutés en Nouvelle Calédonie, à Honolulu, aux Samoa, partagées entre Anglais et Français présentent en 1875 une confusion qui nécessite l'intervention des puissances franco-anglaises.

Des tentatives de conciliation s'élaborent, mais ce n'est qu'en 1906, que l'institution du Condominium franco-britannique des Nouvelles-Hébrides entre en vigueur. Modifié en 1914, il régit toujours l'organisation de l'Archipel.

Les Etablissements français de l'Océanie occupent une étendue considérable et le nombre des explorateurs qui participèrent à leur découverte comprend outre les grands noms de Queiroz, Bougainville, Lemaire, Shouten, Wallis, ceux méconnus de marins de Rouen, de Dieppe et de Saint-Malo qui, dès 1519 voyagèrent aux Iles océaniques.

Occupés aussi par des missions catholiques et protestantes, ces établissements ne nous revinrent qu'en 1838 pour Tahiti et les îles du Vent, en 1842 les Marquises, en 1844 les Gambiers ; enfin en 1858 l'Îlot de Clipperton était rattaché à la France.

L'étude de M. Bourgeau ne se borne pas à un aperçu historique elle s'étend à une observation approfondie de la géographie physique, humaine et économique, à l'organisation politique, administrative et sociale de ces territoires, leur rôle dans les deux guerres et l'avenir de la France dans le « Grand Océan ». Avenir que l'auteur envisage sous un jour assez reposant.

« ... On ne trouvera pas ici de volcan prêt à répandre ses « laves et si quelque « insatisfaction » existe, c'est parmi l'élément européen qu'on le décelera plus que chez les autochtones... au surplus, si l'on peut admettre que la France ait besoin de ses territoires du Pacifique, ceux-ci bien plus encore ont besoin de l'aide métropolitaine... »

Ce livre apporte donc une contribution à l'exaltation de l'œuvre française dans le Pacifique, outre son intérêt historique il permettra aux Européens de mieux connaître ces lointaines îles.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- GROUSSET (René). — *Figures de Proue*. Paris, Plon édit., 1949, in-12, 337 pages (*Don de l'auteur*).
- \*\*\*\*. — *Approches de l'Inde*, textes et études publiés sous la direction de Jacques Masui, Paris, *Les Cahiers du Sud*, 1949, in-8°, 364 pages (*Don du Gouv. E. François*).

- DURAND-REVILLE (L.). — *La Voie périlleuse* in : Hommes et Mondes, février 1950, pp. 203-212 (*Don de l'auteur*).
- BLONDEL (F.). — *Le développement économique de l'Afrique du Nord*. Paris, Soc. d'encouragement pour l'industrie nationale édit., in-4°, 14 pages, conférence faite le 6 octobre 1949.
- BUS DE WARNASSE (Etienne du). — *L'amitié sur la route*. Namur, Edition Grands Lacs s. d. (1949), in-12, 126 pages (*Don de l'éditeur*).
- REUTT (Georges). — *La région agricole de Sidi-bel-Abbès*. Oran, Imp. Heintz frères édit., 1949, in-8°, 154 pages avec cartes (*Don de l'auteur*).
- DURAND-REVILLE (L.). — *La politique de l'Union française*. Toulouse, nov. 1949. Rapport présenté au Congrès du Parti Républicain Radical et Radical-Socialiste, 19 pages (*Don de l'auteur*).
- BOURGEAU (J.). — *Terres lointaines*, tome VII : *La France du Pacifique*. Paris, Soc. d'édit. géo. mar. et col., 1950, in-12, 256 pages, avec cartes et phot. (*Don de l'éditeur*).
- \*\*\*\*. — *Entreprises et Produits de Madagascar*. Tananarive, 1949, n<sup>os</sup> 1 et 2, in-4°, 89 et 104 pages avec cartes et illust. Publication Tana-Journal (*Don de l'éditeur*).
-

COMPTE RENDU  
DE LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE  
DU 17 FÉVRIER

---

La séance est ouverte à 15 heures sous la présidence de M. Charles MICHEL-COTE.

*Présents* : MM. MICHEL-COTE, BARQUISSAU, Georges COEDÈS, Louis CHATELAIN, Général MEYNIER, D<sup>r</sup> BOUET, Henri SAURIN, H. FROIDEVAUX, Général DE BOISBOISSEL, Général Paul AZAN, M<sup>lle</sup> Anna QUINQUAUD, MM. D<sup>r</sup> GIRARD, D<sup>r</sup> MATHIS, Amiral LACAZE, Emile PRUDHOMME, VATIN-PÉRIGNON, René PINON, Maurice MERCIER, BRENIER, Roger HEIM, René POTTIER, REIZLER, Louis MILLIOT, F. LIORÉ, Gouverneur Oswald DURAND, LAPRADE, Jean MARIE, Victor CAYLA, GUERNIER, DE LACHARRIÈRE, Jean d'ESME, Jacques MILLOT, Gouv. FRANÇOIS, GERBINIS, TOUSSAINT, Amiral LE BIGOT, BOUCHET, Piette LYAUTEY, P. CARTON, G. GRANDIDIER.

*Excusés* : MM. LARNAUDE, HUMBERT, GISCARD D'ESTAING, BLONDEL, CHARLES-ROUX. Gouv. DELAVIGNETTE.

Le Secrétaire perpétuel donne lecture du procès-verbal de la précédente séance, celle du 3 février, qui est adopté sans observations.

Il dépose sur le bureau le programme du Soixante-quinzième Congrès des Sociétés Savantes de Paris et des Départements qui se tiendra à Nancy du 30 mai au 3 juin 1950 ; il est organisé, comme les précédents, par le Comité des Travaux historiques et scientifiques du Ministère de l'Éducation nationale.

Le Congrès aéronautique de l'Union française organisé sous le haut patronage de M. le Président de la République se réunira à Paris du 3 au 12 mai 1950. Divers documents : règlement général, comité de patronage, bulletin d'adhésion et programme des travaux, sont mis à la disposition des membres de l'Académie.

Le Secrétaire perpétuel signale qu'il a reçu, en vue de son insertion dans les comptes rendus de l'Académie un travail de M. Jean Vuillet, inspecteur général d'agriculture coloniale, Correspondant de la 3<sup>e</sup> section de notre Compagnie intitulé : *Essai d'interprétation de traditions légendaires sur les origines des vieux empires soudanais*.

Il donne connaissance du Rapport sur le fonctionnement de la Bibliothèque en 1949.

## RAPPORT SUR LE FONCTIONNEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE

*Exercice 1949*

Au cours de l'année 1949, le développement de la bibliothèque s'est accentué et c'est, en quelque sorte, un résumé de son activité que j'ai l'honneur de soumettre à l'Académie.

De nombreux livres sont venus enrichir notre fonds :

110 volumes pour les formats in-12,  
222 pour les in-8<sup>o</sup>,  
52 pour les in-4<sup>o</sup>.

La rentrée des périodiques est beaucoup plus importante que les années précédentes du fait de la reprise des contacts avec l'étranger. La majorité de ces revues nous sont envoyées gracieusement, d'autres font l'objet d'un échange avec les comptes rendus des séances de l'Académie. Nous regrettons toutefois que quelques-unes d'entre elles aient une durée si éphémère. Pour faciliter les recherches des lecteurs, nous avons estimé devoir signaler les articles importants publiés par les périodiques français et étrangers, ceux-ci figurent, groupés avec les livres au fichier. Si les extraits moins saillants n'ont pas été répertoriés, le dépouillement des tables permet de les retrouver.

Actuellement la bibliothèque compte 243 périodiques pour les formats in-4<sup>o</sup>, 286 pour les in-8<sup>o</sup>, et 24 in-f<sup>o</sup>.

Le travail important de la réfection des cartes est terminé. Elles sont maintenant classées sur des tables aménagées à cet effet. Certaines d'entre elles sont groupées dans des enveloppes. Il serait toutefois souhaitable qu'un meuble fut mis à notre disposition pour permettre de les cataloguer.

Dans ce domaine, il importe de rappeler le don fait par l'Institut géographique national des cinq grandes cartes montées sur panneaux et encadrées qui ornent l'escalier menant à la bibliothèque.

Comme travaux matériels d'aménagement, un rayonnage a été édifié dans une salle secondaire de la bibliothèque, d'autres projets d'installation sont actuellement à l'étude, leur réalisation devra s'échelonner sur plusieurs années du fait de la modicité des crédits pouvant être attribués à la bibliothèque :

rayonnage de nouvelles salles,  
agrandissement du fichier,  
confection de cartons destinés à recevoir les brochures dont le classement est ajourné, le nombre de 158 cartons étant largement dépassé par les entrées nouvelles.

La bibliothèque de l'Académie qui à l'exception de quelques grands ouvrages, répertoires, dictionnaires indispensables pour le travail, ne comprend que des publications se rapportant aux territoires d'outre-mer français et étrangers, possède actuellement 6.334 volumes,

7.000 brochures et 553 périodiques, sans compter un nombre considérable de lettres et de manuscrits.

Le Président donne ensuite la parole à M. le Gouverneur François, à MM. Maurice Mercier et Grandidier et à M<sup>me</sup> Folmer pour la présentation d'ouvrages.

(Voir le texte de ces présentations, pages 136, 137 et 139).

M. le Général de Boisboissel, fait ensuite sa communication sur *L'Empire au service de la Patrie*.

(Voir le texte de cette communication page 117).

Après avoir remercié et félicité le Général de Boisboissel de sa communication documentée et émouvante, le Président déclare la séance levée, à 16 h. 15.

L'Académie se forme ensuite en Comité secret.

---

*Le Secrétaire Perpétuel, Directeur : G. GRANDIDIER.*

---

# BANQUE de MADAGASCAR

Capital 21.050.000 francs

Société anonyme ayant le privilège d'émettre des  
billets de banque à Madagascar (Loi du 22 décembre 1925)

SIÈGE SOCIAL : 33, rue de Courcelles, PARIS

Succursale à TANANARIVE

**Agences :** DIÉGO-SUAREZ, FIANARANTSOA  
MAJUNGA, MANANJARY, NOSSI-BÉ  
TAMATAVE, TULÉAR

## TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Emission de billets de banque, de chèques et de lettres de crédit.  
Transferts de fonds, comptes courants et dépôts. Escomptes.  
Recouvrements. Avances. Ouvertures de crédits. Ordres de bourse.  
Souscription aux émissions, etc...

## COMPAGNIE DES

# MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine, PARIS (9<sup>e</sup>)

Tél. : Opéra 07.60 (six lignes)

## SERVICES

de Paquebots et Navires de charge

Principales Régions desservies :

*Egypte - Proche-Orient - Inde - Ceylan - Pakistan*  
*Indochine - Extrême-Orient - Madagascar*  
*La Réunion - Afrique Orientale et du Sud*  
*Australie - Océanie*

# SOMMAIRE

## ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

*Séance du 3 février 1950*

SAURIN (Henri). — Hommage à Daniel Serruys.....	89
MEYNIER (Général O.). — De l'Afrique française à l'Eura- frique. Souvenir du passé. Vues d'avenir.....	92
BLONDEL (F.). — Présentation de <i>Géologie de l'Afrique</i> par Raymond Furon.....	108
GRANDIDIER (G.). — Présentation d'ouvrages.....	109
****. — Bibliographie.....	112
****. — Compte rendu de la séance.....	113

Résumé de la communication de M. Jean d'Esme sur le  
cinéma documentaire colonial et lettre à M. le Ministre de  
la France d'outre-mer.

*Séance du 17 février 1950*

BOISBOISSEL (Général de). — L'Empire au Service de la Patrie.....	117
SERRUYS (Daniel). — Présentation de <i>Figures de Proue</i> par René Grousset.....	130
FRANÇOIS (Gouv. E.). — Présentation de <i>Approches de l'Inde</i> . 136	
MERCIER (Maurice). — Présentation de <i>La Voie périlleuse</i> par Luc Durand-Réville.....	137
GRANDIDIER (G.). — Présentation d'ouvrages.....	137
FOLMER (M <sup>me</sup> ). — Présentation d'ouvrages.....	139
****. — Bibliographie.....	140
****. — Compte rendu de la séance.....	142

Rapport sur le fonctionnement de la Bibliothèque.

# SOCIÉTÉ FINANCIÈRE POUR LA FRANCE ET LES PAYS D'OUTRE-MER

(S.O.F.F.O.)

Société Anonyme au Capital de 155.000.000 de Frs

SIÈGE SOCIAL A PARIS  
23, Rue de l'Amiral-d'Estaing

\*\*\*\*\*

AGENCE A SAIGON : Place Rigault-de-Genouilly

## COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

ÉTATS-UNIS, CANADA

ANTILLES, CUBA, MEXIQUE

NORD ET SUD PACIFIQUE

ALGÉRIE, TUNISIE, MAROC

C O R S E

TARIF D'ABONNEMENT POUR 1950  
AUX COMPTES RENDUS MENSUELS DES SÉANCES DE  
L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

France et Colonies.....	750 frs
Etranger.....	1.500 frs
<i>Le numéro : 75 frs pour la France et les colonies ;</i>	
<i>150 frs pour l'étranger</i>	

